

Vm
97
GABRIEL ANCIAUX

EROS

PREMIÈRE PARTIE

ÉCHOS DES TROPIQUES

DEUXIÈME PARTIE

L'ALBUM POÉTIQUE DE ROSA

1885

IMPRIMERIE DU COURRIER DE LA GUADELOUPE

IMPRIMERIE DU COURRIER DE LA GUADELOUPE, RUE D'ARBAUD, 61.

DÉDICACE

A L'AMOUR!

A toi les sourires et les larmes, les joies et les douleurs que mon cœur a semés dans ces pages au gré de ton caprice.

GABRIEL ANCIAUX.

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), Octobre 1885.

AU LECTEUR.

Je viens ici te donner, ô lecteur,
Parfois mon âme et souvent tout mon cœur.
Prends-les, veux-tu, comme je te les donne ?...
Triste ou joyeuse, alors qu'elle résonne,
Ma lyre dit : AMOUR !... Qui que tu sois,
Ecoute donc, fut-ce un instant ces voix,
Car leur écho dans mon cœur se marie
Aux jours heureux ou sombres de ma vie ;
Et, qui le sait ?... peut-être que le tien
En tressaillant écouterait le mien.

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 10 Septembre 1885.

PREMIÈRE PARTIE

ÉCHOS DES TROPIQUES

AUX BRISES TROPICALES !

Brises d'amour, brises légères,
Allez partout mes messagères
Du poète porter l'amour !...
Parfums la nuit, brises le jour
Vous êtes mon cœur et mon âme,
Car je vous dois toute ma flamme !...

Je vous dois tout ce que je suis ;
Vous êtes l'étoile qui luit
Quand j'ai pour bourreau la souffrance,
Car toujours la douce espérance
Quand je souffre, dit : « Avenir » !...
Ah !... ne dois-je pas vous bénir ?...

Je vous dois mes chants et leurs charmes,
Je vous dois l'amour et ses larmes,
Ses larmes, perles d'or du cœur
Et mes doux rêves de bonheur ;
Je vous dois, Tropiques, l'ivresse
De voir renaître ma jeunesse !.....

Guadeloupe ! perle, trésor,
Pays dont le cœur est fait d'or,
O toi ma seconde patrie
Le poète te doit la vie ;
Il te doit aussi ses amours,
Tous ses trésors, tous ses beaux jours !...

Oh ! ma Guadeloupe, je t'aime !...
Dis-moi... ne suis-je pas toi-même
Par ce que mon âme a souffert,
Par les paradis et l'enfer
Que j'ai trouvés sur tes rivages,
Par mes bonheurs et par mes rages ?...

Oh ! je t'aime, car je te dois
L'espoir et l'amour à la fois ;
De ne plus douter et de croire,
D'avoir, néant, trouvé ma gloire,
Ma couronne de diamants !....

Ne te dois-je pas mes enfants ?...

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 14 Septembre 1885.

ALLEZ, MES VERS !

Allez, mes vers allez, chers oiseaux de passage !..
Un rayon de soleil et parfois un orage
Vous prenant à mon cœur vous fit naître en mon sein ;
Maintenant vous partez... où serez-vous demain ?
Qu'importe ! Vous voulez affronter les tempêtes
Enfants chers à mon cœur ; vous avez folles têtes !..
Je crains pour vous, c'est vrai, mais ne vous en veux pas
D'aller un peu partout au hasard de vos pas
Trouver ici le blâme et plus loin un sourire,
Arracher une larme et provoquer le rire,
De vous-même laissant ainsi partout un peu !..
Conscrits du cœur, allez !.. Soyez braves au feu ;
Haut le cœur, mes enfants, et haut aussi la tête !
Que ce premier combat soit pour vous une fête ,
Et si l'on rit de vous, passez fiers en disant :
« Toi qui sais si bien rire, es-tu fait autant ? »

Et puis, si vous voulez une tendre caresse,
Vous qui connaissez bien de ma Rosa l'adresse,
Près d'elle, chers enfants, allez vous reposer.
Bien mieux que moi, sur vous elle saura poser
Le baume souverain qui guérit les blessures ;
Vous serez à l'abri de l'austère censure,
Sa lèvre parfumée aura pour consoler
Vos mécomptes, mes vers, le miel de son baiser !...

A LA VILLE-PHOENIX !

Salut, ma Pointe-à-Pitre, ô ville tropicale,
La reine de ces mers, la cité sans égale
Pour braver le destin et vaincre le malheur,
Toi de Karukera, l'âme, le sang, le cœur,
Mystère qu'on admire et qu'on ne peut comprendre,
O toi, Ville-Phœnix qui renais de ta cendre
Plus vivante et plus brave à chaque coup du sort,
Toi qui nargues le feu, l'infortune et la mort,
Foyer d'une énergie à nulle autre pareille !...
Ah ! laisse-moi chanter, ô ma ville-merveille
Ta couronne sans prix d'îles et d'horizons
Où, géants éternels, tes veilleurs sont tes monts !...
La rade que sur toi comme humide ceinture
Pour te rendre plus belle a jeté la Nature,
Lac aux flots azurés, aux îlets pleins de fleurs,
Retraite où l'ouragan perd toutes ses terreurs !..
Pointe-à-Pitre, salut au plus beau port du monde,
Où la vague est si calme et pourtant si profonde ;
O Nymphé, dont : TRAVAIL ET PAIX sont les atours,
A toi salut encore, ma ville, ô mes amours !...

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), le 24 Septembre 1885.

LE TESTAMENT DU POÈTE !

Du banquet de la vie, où tu voulais t'asseoir,
Poète, lève-toi, car pour toi c'est le soir !.....

C'est le soir, et pourtant ta vie à son aurore
Paraissait commencer et pouvoir être encore
Pleine de chants, de fleurs, pour un long avenir !
Bientôt tu vas t'éteindre et nul ne va venir
A ton lit de souffrance, à ton heure dernière,
Déplorer ton destin et fermer ta paupière !...
O toi qui sus aimer, ô toi qui sus souffrir,
Nul ami ne viendra pour t'aider à mourir !...

O terre, sans regret le poète te quitte ;
Tu l'as toujours, hélas ! et sans qu'il le mérite,
Abreuvé de ton fiel, nourri de tes douleurs,
A d'autres prodiguant tes plaisirs et tes fleurs !
Mon cœur est trop altier, ta justice est trop feinte,
Pour vouloir que mon âme, en exhalant sa plainte
Dans sa simplicité se dévoile à tes yeux.....
Mon âme ne relève, ô Monde, que des cieux !...

J'ai souffert, j'ai pleuré ; mais jamais un murmure
De mes tourments secrets ne t'a dit la nature...
Lorsque sous la douleur mon âme se tordait,
O Monde, devant toi, ma lèvre souriait !...
Tu n'aurais rien compris à l'âme du poète ;
Le poète a du cœur, tu n'as que de la tête,
Orgueil et vanité, tous les instincts mauvais ;
Mais justice ou pitié... mais, toi, du cœur ? Jamais !

Va ! le poète encore, à l'heure qu'il expire,
Plus généreux que toi ne veut pas te maudire,
Et son cœur n'aura plus, quand la Mort va venir,
Conservé de ton nom.... même le souvenir !...

Ange de mon bonheur, ô toi que j'aime encore
Comme au jour où mon cœur voyait en toi l'aurore
Se lever radieuse au ciel de l'avenir,
O toi pour qui bientôt je serai souvenir,
De ton passé lointain une ombre qui s'efface
Comme un nuage, hélas ! qui se fond dans l'espace,
O toi mon seul amour, le rêve de mes jours
Et qu'en songe, la nuit, je revoyais toujours,
Je te lègue en ces vers ma dernière pensée,
Mon âme et tout mon cœur !.. Et quand sera passée
L'heure où je sentirai la mort poser la main
Sur ce cœur qui t'adore et sera froid demain,
Mon esprit dégagé des entraves mortelles,
Aura gardé pour toi ses amours éternelles.
Si mon corps disparaît, mon amour ne meurt pas
Et mon âme, du ciel, te suivra pas à pas !...

Là haut, Dieu plus clément et plus juste que l'homme,
Des plaisirs, des douleurs équilibre la somme,
Et moi qui souffris tant ici bas que j'en meurs,
J'espère que là-haut Dieu sèchera mes pleurs !

Je vivrai de ta vie, esprit indestructible,
En t'entourant d'amour, à tes yeux invisible ;
Je serai dans la brise effleurant tes cheveux ;
Je serai dans la fleur la plus belle à tes yeux,
Et si, distraitement, parfois ta main l'effeuille,
Je viendrai me poser doucement sur la feuille
Dont tes lèvres voudront aspirer la senteur...
Je serai dans l'espace où ton regard rêveur,
A l'horizon lointain d'existence passée,
Cherchera cette trace à jamais effacée
D'un temps qui fut heureux... du temps de nos amours,
Te disant : Il n'est plus... mais il m'aime toujours.
Quand tu t'endormiras, je serai dans le rêve
Venant à ta douleur dans la nuit faire trêve...
Si notre âme, parfois, de son corps se revêt,
Dans l'ombre je viendrai m'asseoir à ton chevêt,
Veiller sur ton sommeil à l'heure où tout repose
Et ravir un baiser à ta lèvre mi-close...

A toute heure la nuit, à tout instant le jour,
Je serai près de toi pour t'entourer d'amour !...
Dieu, là-haut, est si bon qu'il permettra peut-être
Que mon esprit, parfois, se révèle à ton être...
Mon âme qui toujours te suivra pas à pas
Te dira : Me voici... viens, parlons-nous tout bas...

Parlons du temps passé... quand j'étais sur la terre,
Du temps où notre amour était fait de mystère,
Où l'espace et le temps ne pouvaient rien sur nous,
Où, sans l'être, j'étais d'avance ton époux ;
Parlons, du temps heureux où nous fimes ce rêve
Qui venait si souvent aux douleurs faire trêve.
Te le rappelles-tu, ce joyeux et doux temps,
Alors que notre amour était à son printemps ?...
C'étaient des rêves d'or !... Cet avenir de rose
Aujourd'hui, dans la tombe, avec moi, las !... repose...

Mais la vie est un jour et bientôt vient le soir...
Courage, ma chère âme et ne perds pas espoir !
Au delà du tombeau notre âme vit encore ;
La mort n'est pas la nuit, mignonne, c'est l'aurore,
C'est changer le calice où déborde le fiel
Pour une coupe d'or, d'ambrosie et de miel.
Ce que vous, vous nommez sur Terre, disparaître,
Pour nous c'est commencer, car c'est à peine naître.

Ici l'homme n'est rien ; il n'a vécu qu'un jour....
Ce qui ne meurt jamais, c'est l'âme... c'est... l'amour !
Dieu n'est pas un tyran, c'est un tendre et bon père ;
L'amour monte à son trône, à la plus haute sphère
Comme un parfum suave, arôme de la fleur
Qui germe dans notre âme et fleurit dans le cœur !
Un jour viendra, mignonne, où, sort digne d'envie,
Ensemble nous boirons à la coupe de vie,
A longs traits, ce nectar d'un amour éternel !...
Dieu nous aime tous deux d'un amour paternel,
Et je viens, par son ordre, apaiser ta souffrance,
Fortifier ton âme et te dire : « Espérance » !

Mon âme ainsi viendra murmurer tendrement
Ces paroles d'espoir, alors que, tristement,
Tu rêveras à moi les yeux gonflés de larmes
Et que la solitude accroîtra tes alarmes...

De nos jours de bonheur, garde le souvenir ;
Regrette le passé, mais... songe à l'avenir !...
De nos fraîches amours, ô ma pauvre chère âme,
Intacte dans ton cœur, ah ! conserve la flamme,
Car moi je vais t'attendre au ciel auprès de Dieu
Et te dis : *Au revoir !...* en te disant : *Adieu !...*

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 18 Février 1884.

LE LONG D'UN SENTIER

La nuit est calme et solitaire
Et les parfums du soir, aux cœurs
Parlent le langage des fleurs,
Langage inconnu sur la terre
A nous, mortels!...

La fleur a fermé sa corolle ;
Zéphir caresse les amants ;
Il écoute les doux serments
Que jeunesse volage et folle
Croit éternels !

Son aile, en passant les effleure
Et semble dire aux jeunes fous :
« Rêveurs d'amour que faites-vous ? »
Prends garde, jeune fille, on pleure
Le lendemain !

Aux cieux l'étoile d'or scintille,
Le léger nuage qui fuit
Poétise la douce nuit ;
L'amoureux, de la jeune fille
Presse la main!...

Les diamants de la Nature,
Les astres d'or qu'on voit aux cieux
De leurs rayons et de leur feu
A l'amour font une parure
D'opale et d'or !...

Dans le solitaire bocage,
A l'ombre épaisse des grands bois
Des oiseaux s'est éteint la voix ;
Mais pourtant un tendre ramage
S'étend encor !...

Deux cœurs se disent mille choses
Qu'en ce monde on ne comprend pas ;
Aussi s'en vont-ils pas à pas
Par ce sentier semé de roses
Et de bonheur !...

Ils se disent que l'amour dure
Pendant toute l'éternité,
Plongés dans cette infinité
De la joie rayonnante et pure
Qui vient du cœur !...

Enfants !... dans le mystère et l'ombre,
Jouissez du présent... aimez !...
Les rêves sont si doux !... rêvez !...
Trop tôt viendra l'avenir sombre
Et les regrets !...

Aimez !... c'est le parfum de l'âme,
Ambrosie et nectar du cœur ;
C'est dans l'amour qu'est le bonheur !
Laissez à la Parque sa trame
Et ses secrets !

Et toi, Nuit douce et parfumée,
O toi, déesse de l'amour,
Ah ! protège-les ; jusqu'au jour
Couvre-les de ton ombre aimée,
C'est leur printemps !

Verse l'oubli, l'heure s'envole,
Et ces éphémères bonheurs
Sont si souvent suivis de pleurs !...
Hélas !... plus rien ne nous console
Dans les Autans !...

Pointe-à-Pitre, 12 mars 1884.

QUI SE DISPUTE... S'ADORE !...
ELLE, OU... LUI?... LUI, OU... ELLE?...

I

Le voilà né, le bébé rose.....
Les doux reflets du Paradis
Voltigent sur sa bouche close
Et ses regards doux et hardis
 Semblent nous dire :
 Eh oui... C'est moi !...

C'est moi !... Je suis l'ami des anges,
Je viens du céleste séjour ;
Voyez, j'apporte dans mes langes
La famille avec mon amour
 Et mon sourire
 Sous votre toit !...

C'est moi que vous vîtes en rêve
Quand au foyer, le soir, à deux
Dans un doux baiser l'on achève
Un songe, les yeux dans les yeux !...

II

Qu'est-il de plus charmant, dis-moi,
Qu'un bébé !... Dis ma Valentine,
Dont chaque caprice est la loi
Devant laquelle l'on s'incline ?
On dit : Oh ! le tyran !...
Mais..... quand Bébé commande,
Vite, papa, maman,
Font tout ce qu'il demande !

Avant qu'il fut né, l'on disait
(Ceci, c'est le père à la mère...) :
— Dis, Valentine, si c'était.
Un fils... et c'est, mignonne chère,
Un garçon que j'aurai,
(Sur ce point, pas de doute !..)
Crois bien que je saurai
M'y prendre bien..... écoute.....

D'abord...

— Georges chût!... veux-tu bien
Ne pas parler ainsi, grand enfant... que j'adore!...
Est ce un garçon?... tu n'en sais rien....
Est-ce une fille?... je l'ignore.....
Pourquoi donc ainsi discuter
Quand une chose est incertaine?
Nous pourrions nous disputer,
Car moi, monsieur, j'en suis certaine
Ce doit-être une fille!...
Charmant minois.... œil noir....
Bien douce.... bien tranquille....
Je crois déjà la voir!....

Je veux.....

— Ta! Ta!... voyez madame
Qui fait déjà mille projets!...
Voilà bien comment est ma femme....
J'enrage!... et non pas sans sujets
Notez bien, je vous prie!...
Si je la laisse aller,
Tout un jour, je parie,
Vous l'entendrez parler!...
Oh! les femmes!... Voyons, mignonne,
Ne boudes pas... allons... j'ai tort;
Faisons la paix..... je te pardonne!....
Vite un baiser.....

— C'est un peu fort!...
Voyez quelle insolence!...
« Je te pardonne »... es-tu bien!...
Monsieur!... en pénitence....
Un baiser?... non... non, rien!

III

— Bébé !... c'est assez de dispute ;
Parlons chacun à notre tour.
Cessons d'entreprendre une lutte
Qui pourrait durer... tout le jour !
Soyons sérieux ; je commence...
Si (remarque bien, j'ai dit : « Si »...),
Si c'est un garçon, dès l'enfance
J'aurai pour lui...

— Bien, mais aussi
Si ce beau garçon était... fille ?...
(J'ai dit « si » note bien, ami !...)
Je l'habille et la déshabille,
Et je lui donne...

— Oh ! que nenny !...
Car moi, je prétends, au contraire...
— Que ma fille...

— Non, mon garçon
Soit élevé par moi son père,
Et conduit de bonne façon...
— Je rirai toujours avec elle...
— Je serai sévère pour lui...
— J'appellerai ma fille : « Estelle »...
— Mon fils s'appellera : « Louis »...
— Cher ami, c'est insupportable.
Laisse-moi donc parler d'abord !
— J'en fais un homme remarquable...
— Pourquoi pas un... duc... un milord ?...
— Hé ! hé !... qui sait ? cela peut être ;
D'impossible, au monde il n'est rien !...
— Vienne d'abord le petit être,
Le reste... nous le verrons bien !...

Puis la dispute continue ;
Dispute, dis-je ? entendons-nous !...
La valeur du mot est connue
Quand... *on s'adore à deux genoux !...*

Havane, 27 juillet 1875.

LACRIMÉE CORIS !...

Les larmes que j'ajoute aux larmes que mon cœur
Répandit tant de fois sur ses jours de bonheur,
Sont la goutte éternelle et toujours lamantable
Que déverse, trop plein, notre cœur sur la table
De ses beaux jours défunts !... Elle tombe : toc ! toc !...
Goutte de feu, sanglante ; elle creuse le roc
Des espoirs éternels..... puis l'océan du vague .
Vient, et submerge tout, irrésistible vague
Saisissant dans ses plis..... la foi, l'âme et le cœur !...
C'est le doute qui passe..... emportant le bonheur !...

Pointe-à-Pitre, le 15 Juillet 1885.

SOUVENIRS DE VOYAGE

(DE SANTIAGO DE CUBA A LA HAVANE)

AU DOCTEUR RISUENO

ADIEU PHILOSOPHIE!...

Bonjour, docteur !... Vous allez bien ?
Quoi ! depuis déjà plus d'une heure
Sur le pont, sans penser à rien,
Vous flânez et de si bonne heure ?

Ha ! ha !... Voir lever le soleil !
Ah ! la bonne plaisanterie !...
Phœbus troubler... votre sommeil...
Ha ! ha !... Permettez que j'en rie !

De grâce... assez ! je n'en puis plus !
Vous qu'on bâtit de cette étoffe
Dont on fait les penseurs... bien plus...
Vous, un docteur, un philosophe !...

Voyons, entre nous, là, docteur
N'avez-vous pas l'esprit morose,
Agacé, de méchante humeur ?
Pas d'excuse..... je vois la chose !...

Vous n'êtes plus seul et chez vous
Comme avant, dans votre cabine ;
Votre compagnon pris de toux
Depuis hier soir vous taquine.

Puis on entend crier : Docteur !

« Docteur !... de grâce accourez vite ;

« Doc... brroum !... Ah ! mon Dieu que j'ai peur !...

« Docteur, mais venez donc de suite

» Ah ! docteur, de vous déranger

» Je....

— Comment donc ! mais au contraire,

— Calmez-vous, il n'est nul danger

— A craindre ; il serait nécessaire....

» Quoi donc, docteur ?... vous m'effrayez !...

— Mais non.... Ah ! Dieu, votre ton change

» Docteur !...

(Furieux) à parte. — Oh !... (avec amabilité) que vous prissiez

— Dix gouttes d'eau.... de fleur d'orange.

Et de l'une à l'autre courant,

Consolant l'une et plaignant l'autre,

Furieux, mais.... toujours galant....

» Docteur !... Ah ! le drôle d'apôtre !...

Docteur !... ne m'entendez-vous pas ?

— Si, mais....

— Quoi donc encor ?...

— J'écoute...

Je crois que l'on m'appelle en bas !...

— « Ha ! ha !... vraiment ?..

— Quoi ?

— Je me doute

Pourquoi vous avez aujourd'hui

L'oreille si tendre et si fine !...

Ah ! docteur.... vraiment je ne puis

Croire encor ce que je devine !.....

Serait-il vrai que Cupidon

Ait vaincu ce penseur, ce sage ?

Docteur, à sa plus belle page

Le dieu malin met votre nom !...

Le philosophe, hier encore

Ecrasait tout de son dédain...

Et puis, pour courtiser..... l'aurore...

Voilà qu'il se lève soudain !...

Mes malades ! — oh ! oh !... ma rate ! —

Ces malades, c'est singulier !

Me semblent, ô fils d'Hypocrate,

Devoir se mettre... au singulier !...

Il est vrai que cette malade
A deux beaux grands yeux veloutés...
Docteur ! passez-moi la salade
Et gardez... les petits pâtés !...

Si sobre ?... celà m'inquiète !...
Voyons, cher docteur, qu'y a-t-il ?
Pour ainsi garder la diète
Il n'est pas de motif futile !...

Pauvre docteur !... las !... il me semble
« Mal d'amour est contagieux !... »

.....

Docteur !... philosophons ensemble
Sur le pouvoir... de deux beaux yeux !...

A bord du *Niagara*, 18 Janvier 1878.

RÊVE DE BONHEUR.

BONHEUR OU DONC ES-TU ?

Je t'ai cherché sur la terre et sur l'onde,
Je t'ai cherché dans les cieux étoilés ;
En te cherchant j'ai parcouru le monde
Et l'infini des mystères voilés
Et je demande encore :
Bonheur, où donc es-tu ?

J'ai consulté le zéphire et la brise,
L'abeille d'or qui butine le miel,
La vague bleue, et le flot qui se brise
En gémissant, et le nuage au ciel,
Mais je demande encore :
Bonheur, où donc es-tu ?

J'ai consulté la fleur épanouie,
Et j'ai fouillé l'histoire du Passé,
Pensant trouver quelque part enfouie
Le perle d'or d'un doux rêve passé ;
Mais je demande encore :
Bonheur, où donc es-tu ?

J'ai consulté la douce violette
Et les parfums de nos grands bois ombreux,
Le lys d'argent à la blanche toilette
Qu'on ne revêt que lorsqu'on est heureux ;
Mais je demande encore :
Bonheur, où donc es-tu ?

J'ai demandé son avis à la rose ;
Elle non plus n'a pu dire : « Je sais » !...
Elle m'a dit : « Hélas, à peine éclore,
Vienne le soir et de moi c'en est fait » !...
Et je demande encore ;
Bonheur, où donc es-tu ?

Le lys d'argent et l'humble violette
M'ont dit : « Pour nous et pour toutes nos sœurs,
C'est la rosée, ornement que Dieu jette
Chaque matin sur nous, perles ou pleurs.
Moi, je demande encore :
Bonheur, où donc es-tu ?

Le flot profond déferlant sur la grève,
L'abeille d'or, amante du zéphir,
Et le rayon du soleil qui se lève
N'en savaient rien... aussi dans un soupir,
Je dus redire encore :
Bonheur où donc es-tu ?

Dans le Passé, j'ai trouvé la Jeunesse
Qui souriait, disant : Rappelle-toi
De tes vingt ans les jours de folle ivresse ;
Ne cherche plus, car le bonheur, c'est moi !...
Je dis pourtant encore :
Bonheur, où donc es-tu ?

Mais tout à coup, dans un éclat de rire,
Quelqu'un me donne un bon et doux baiser !...
Ah ! bien connue est la voix qui vient dire :
« Grand paresseux !... Finis donc de rêver !
Vois donc, Bébé s'éveille
Et murmure : « Papa !... »

Deux bras bien blancs, arrondis en ceinture,
Sont à mon cou lui faisant un collier ;
Oh ! chaste, sainte, adorable parure
Qui vient au Ciel nous unir, nous lier,
C'est l'amour vrai, merveille !...
Et qui ne trompe pas !...

C'est toi, Marie, auréole, couronne
De ma famille et son joyau sans prix,
Et c'est l'enfant, c'est cet ange qui donne
Dans son sourire un Ciel, un Paradis !...
Rayonnement qui darde
Au fond de notre cœur !...

Etres chéris, enfants et vous : « La Femme »,
Nos doux trésors, vous nos anges gardiens,
Baumes du cœur, doux trésors de notre âme,
Biens précieux par-dessus tous les biens,
Qu'on vous trouve et... vous garde
Car c'est vous : « LE BONHEUR !... »

Pointe-à-Pitre, 1884.

A M A R I E ! ...

TOUJOURS !...

Le temps sur son aile rapide
Peut emporter les ans, les jours ;
Mon chemin peut rester aride,
Je t'aimerai... toujours !...

Mon ciel peut rester froid et sombre,
Le malheur attrister mes jours
Et les obscurcir de son ombre,
Je t'aimerai... toujours !...

Quand je serai mort... sur ma tombe
Si, du temps défiant le cours,
Ton doux regard quelque jour tombe,
Je t'aimerai... toujours !...

Pointe-à-Pitre, 1885.

À M A R I E !...
JAMAIS !...

Va !... ne crains rien, mon cœur ; non, ce n'est pas un rêve !...
Le malheur s'est enfui, les douleurs ont fait trêve,
Car une ange apparaît, semant sur mon chemin
Les fleurs de l'espérance en me tendant la main....
Ployant ses ailes d'or, sous les traits d'une femme
L'ange a voulu guérir les douleurs de mon âme
Et son regard si doux, divin rayon du ciel
M'a fait jeter au loin le calice de fiel !...
A mon sombre horizon, resplandissante étoile,
Sur la mer de la vie, unique et blanche voile,
C'est l'espoir, c'est le port, c'est la foi, c'est le jour,
C'est l'avenir.... c'est tout enfin, car c'est... l'amour !...
C'est l'amour pur et saint, le repos, la famille ;
C'est, un jour de printemps, assis sous la charmille
Les gais propos, les jeux, les ris et le plaisir ;
C'est « Je t'aime »... que dit un regard, un soupir !...

Va, le ciel peut crouler, mon cœur cesser de battre
Et mon âme quitter cette terre à jamais,
Sous les coups du Destin, je pourrai me débattre,
Mais t'oublier.... jamais !...

Je pourrais oublier jusqu'au nom que je porte,
Renier le soleil et tout ce que j'aimais ;
Mon âme pourrait même être insensible et morte,
Mais t'oublier.... jamais !...

Pointe-à-Pitre, 1885.

RÊVE ENVOLÉ !...

SI J'ÉTAIS !...

Si j'étais une rose
Je garderais pour toi mes parfums les plus doux ;
 Mais je serais jaloux
Du zéphir se jouant sur ta lèvre mi-close,
 Si j'étais une rose !...

Si j'étais une rose,
J'ambitionnerais un unique bonheur :
 M'effeuiller sur ton cœur
Et vivre de ta vie à l'heure où tout repose,
 Si j'étais une rose !...

Si j'étais papillon,
Effleurant tes cheveux de mes ailes dorées,
 A mes fleurs adorées
Je serais infidèle et fuirais le vallon,
 Si j'étais papillon !...

Si j'étais papillon,
Arrétant à jamais ma course vagabonde,
 Fleur pour moi, dans le monde
Toi seule existerais aux prés et au vallon
 Si j'étais papillon !...

Si j'étais une étoile,
Abandonnant pour toi mes lointains horizons,
J'enverrais mes rayons,
Ange, t'envelopper comme d'un divin voile,
Si j'étais une étoile !...

Si j'étais une étoile,
Empruntant à mes sceurs de la voute des cieux,
Leurs rayons et leurs feux,
Je viendrais les jeter, perles d'or, sur ton voile
Si j'étais une étoile !...

Puerto-Rico, le 20 Décembre 1874.

SOUVENIR DE VOYAGE.

*Au docteur RISUENO, mon compagnon de voyage à bord du
Niagara, affectueux souvenir des heures agréables que nous
avons passées à bord.*

A LA FUTURE ÉPOUSE DU DOCTEUR-PHILOSOPHE L...

C'était... quand donc déjà?... Madame, je l'ignore...
Quand j'écrivis ces vers, il ignorait encore,
Cet excellent docteur, quel horizon verrait
Se lever, avec vous, l'étoile qui luirait
Pure et resplendissante, aurore de la vie
Le jour où l'on se dit : « Demain, je me marie !... »
Quoi qu'il en soit, Madamé, il me souvient pourtant,
Qu'un beau jour, sur le pont, il dit en plaisantant :
« Ami, consacrez donc aujourd'hui votre muse
« A ma future épouse, et qu'Apollon s'amuse
« A vous dicter pour moi quelques vers bien sentis !... »
Vraiment, j'en ne sais trop ce que je ressentis,
Mais en moi se passa ce phénomène étrange
Qui, poètes, nous fait apercevoir une ange
A l'horizon lointain, impénétrable à l'œil
De celui qui du Ciel ne peut franchir le seuil !...

Madame, je vous vis belle comme un beau rêve
Qui vient à nos douleurs dans la nuit faire trêve ;
Belle de la beauté des anges dans les cieux !...
Comme en un livre ouvert je lisais dans vos yeux
Que bonne vous étiez, et que, sons d'Angelus,
Dieu, dans votre âme, avait mis toutes les vertus !
Ah ! que ce Dieu sait bien proportionner la somme
Des vertus de la femme à ces vices que l'homme
Garde comme un joyau, caresse avec amour,
Comme un enfant chéri qui lui devrait le jour !

Ne croyez pas, pourtant, que je veuille médire
Et... tout ce que je pense en plaisantant vous dire !
Oh ! non... car votre époux, le docteur *Risueno*
M'en voudrait justement de troubler ce *sueno*
Tramé d'or et d'azur qui fait que l'ange songe
Que tout ce que l'on dit contre l'homme, est... mensonge
Mais, sans vouloir troubler votre tranquillité,
Madame, il faut pourtant dire la vérité...
Hélas !... votre mari, bon garçon somme toute,
Depuis longtemps déjà, de l'Enfer prend la route !

Ne vous effrayez pas ! Ne versez pas de pleurs !
La route de l'Enfer se parsème de fleurs,
Et pour y parvenir, nul combat, nulle intrigue ;
On parcourt ce chemin sans la moindre fatigue !
Oui, Madame, en Enfer le docteur va... tout droit !
Il fait son goût, du reste, et fait bien ; c'est son droit !
En somme, un philosophe !... où voulez-vous qu'il aille,
Sinon dans la chaudière où rôtit la canaille ?
La canaille... pardon !... Le mot vous paraît fort ?
Mettons... ne mettons rien, car vraiment est-ce un tort
D'emprunter mon langage aux Pères de l'Eglise,
Et parler comme on fait lorsque l'on exorcise ?

Hélas ! oui... croyez-moi ; je le connais à fond.,.
Le docteur est un diable... un scélérat profond !
Ne vous y fiez pas !... Sa voix harmonieuse,
Sa tête intelligente et certains jours rêveuse,
Ses yeux, hélas !... ses yeux, deux foyers où l'Enfer
A mis toute l'ardeur dont brûle Lucifer,
Tout est fait pour charmer et fasciner une ange !
Ah ! Madame... je crains que le docteur vous change....
Hélas !... vous l'aimez tant, je le vois, que pour peu
Avec lui vous voudrez aller brûler au feu !...

A bord du *Niagara*, en rade de Gibara, le 17 Janvier 1875.

POUR MOI !

I

Pour moi,
Le jour est fait de nuit et d'ombre,
Le soleil radieux est sombre
Sans chaleur, sans rayons, sans feux,
Et tout s'étirole à mes yeux,
Quand pour mon cœur insatiable,
L'heure s'enfuit impitoyable
Sans toi !.....

Pour moi,
* La rose n'est plus parfumée
(Quand sonne l'heure accoutumée
Où l'ombre discrète des bois
Pour nos amours étend parfois
Son riche tapis de verdure),
Que si j'en fais une parure
Pour toi !...

Pour moi,
Dans la nuit sombre et sans étoiles,
Marin sans boussole et sans voiles,
Je vais où me poussent les flots,
Conduit par le bruit des sanglots,
Ressacs des écueils de la vie,
Gémissant : « L'amour a sa lie
Pour toi!... »

Pourquoi ?
Ah ! c'est parce que tout s'écroule,
Que je me sens seul dans la foule,
Seul, oh ! bien seul dans l'Univers !...
Que je deviens, hélas ! pervers,
Sans cœur, égoïste, sans âme,
Brutal et... le dirai-je?... infâme,
Sans toi !...

II

Mais, pour moi,
La nuit s'éclaire et se couronne
De mille feux !... Elle foisonne
De perles, de purs diamants,
D'éclairs et... de soupirs charmants
Pleins de grâce naïve et folle
Où mon cœur s'abreuve et s'affole,
Près de toi !...

Mais, pour moi,
La nature est toujours en fête,
La fleur, l'oiseau, tout interprète
La douce énigme de l'amour...
Chaque heure qui passe est un jour,
Et chaque jour à peine une heure
Que papillon, mon âme effleure
Avec toi !...

Mais, pour moi,
Tout est rayon, tout est sourire,
Quand cristal, résonne ton rire,
Toujours si frais, toujours si pur !...
Mon cœur s'envole et, dans l'azur
D'un Ciel toujours bleu... sans nuage,
Il ressuscite... il n'a plus d'âge
Près de toi !...

Mais... pourquoi ?...
C'est qu'il a retrouvé sa Fée,
Car ton amour, nouvel Orphée,
En Ciel a changé mon enfer !...
Tout est doux... plus rien n'est amer...
L'âme s'épanouit et s'ouvre...
C'est « LE LIVRE DIVIN » qu'elle ouvre
Avec toi !

REDEMPTION !

Ah ! n'insultez jamais une femme qui tombe !...
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe !
(VICTOR HUGO.)

Un pas encore, et puis... c'était pour toi l'abîme...
La femme en s'abaissant n'était plus qu'un démon !...
Tu changeais les parfums et l'air pur de la cime
Pour les âcres senteurs qui sortent du limon !...

Les hommes qui n'ont pas le respect de la femme,
Qui jettent sans rougir leur boue à sa blancheur
N'hésitent pas longtemps à l'appeler infâme,
Après avoir d'un mot su lui broyer le cœur !...

Jouet de leurs plaisirs, ils l'appellent ; « *Mon ange* » !...
Quand ils en ont assez et qu'ils n'en veulent plus,
Ils lui disent : « *Va-t-en, courtisane* » !... Et la fange
Engloutit dans sa nuit un désespoir de plus !.....

Mais ils ne savent pas, ces ignobles satyres,
Qu'en jetant leur insulte à vos trop faibles cœurs,
D'elles-mêmes ils font, femmes, vibrer nos Lyres
Pour rendre à vos bourreaux leur crime... en déshonneurs !...

Oui, nous vous flétrissons, hommes sans cœur, sans âme,
Vous qui n'avez d'humain que, peut-être, le nom !
Vous qui ne dites pas : « Notre mère était femme
Et nous avons des sœurs, anges que nous aimons !... »

Ah ! vous ne savez pas, vous les coureurs de rues,
Vous qui riez de tout sans jamais croire à rien,
Ah ! vous ne savez pas que Dieu du haut des nues
Sur les blasphémateurs étend partout la main....

Ah ! vous ne savez pas que le mépris, dans l'ombre
Partout vous accompagne et partout vous poursuit ;
Et vous ne voyez pas qu'autour de vous tout sombre,
Que vous entrez, maudits, tout vivants dans la nuit !...

Ah ! vous ne savez pas que la femme est l'étoile
Qui nous guide souvent, nous les aveugles-nés ;
Ah ! vous ne voyez pas qu'à nos yeux tout se voile
Quand nous errons sans but, d'elles abandonnés !...

Ah ! vous ne savez pas que la femme qui tombe,
Avant de succomber lutte avec désespoir ;
Et vous ne savez pas ce que contient la tombe
Où son âme a jeté l'honneur avec l'espoir !

Ah ! vous ne savez pas quelle est la lutte affreuse
Qu'avant de se livrer à vous, elle soutient !...
Ah ! vous ne savez pas ce que la malheureuse
Souffre encore de tourments... quand elle se souvient !...

O femme, ange déchu, toujours sainte, martyre !...
Mon cœur s'ouvre pour toi ; viens, prends-le pour abri ;
Viens, car moi je ferai pour toi vibrer ma lyre,
Mon âme pansera ton cœur endolori !...

Viens, je saurai trouver quelque chant d'espérance,
Pour te parler encore d'amour et de bonheur ;
Viens, car je calmerai d'un baiser ta souffrance
Et tu pourras pleurer sans crainte, sur mon cœur !...

Viens, car je t'aime, moi, parce qu'on te conspu
Après t'avoir jetée en un gouffre sans fond !
Je saurai te donner pour piédestal la nue,
O femme, en te mettant le repentir au front !

En t'appuyant sur moi, sors du gouffre de fange
Où l'Amour qui trahit t'avait précipité !
L'amour vrai, l'amour pur saura refaire une ange,
En t'offrant par mes mains la coupe du Léthé !...

Viens, puise dans mes chants une nouvelle vie
Et renais au bonheur ; le voilà de retour !
Ta coupe est encor pleine... elle n'a plus de lie,
Car la RÉDEMPTION s'appelle aussi « l'AMOUR » !...

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 2 Septembre 1885.

A MA MUSE

Toi que nul ne connaît, si n'est le poète,
Muse dont le sourire a mis son cœur en fête
Comme fait le printemps,
Laisse un regard d'amour s'échapper de ton trône,
Pour s'égarer sur lui comme fait une aumône
Au pauvre dans les champs

Le bâton à la main et la besace vide,
Sur la route poussiéreuse autant qu'elle est aride,
Parfois le pèlerin
Aperçoit l'oasis !... ne fut-ce qu'un mirage,
C'est l'étoile qui brille au sein du noir orage,
L'étoile du marin !...

Comme le naufragé cherchant partout la voile
Son port et son salut, moi je cherche l'étoile
Qui brille dans ma nuit !
Mon étoile, c'est toi, c'est toujours toi, Marie,
Muse qui me console et grâce à qui la vie,
Est un phare qui luit,

Ta baguette de Fée, un seul mot que la brise
Pour toi jette en passant à mon cœur qui se brise
Et le miracle est fait !

Il suffit qu'un zéphire en m'effleurant soupire
Un mot d'amour, d'espoir ; aussitôt je respire
Mon courage renaît !. A. M. A.

O Muse, chère idole, ô ma douce Marie,
Au mot « Espoir » ton nom dans mon cœur se marie,
Tu règues dans mon ciel !...

Quel Paradis, pour moi peut valoir ton sourire ?
Sait-on quelle amertume à lui seul il retire
A ma coupe de fiel ?

Tous mes jours sont remplis de mystères et d'ombre ;
Le présent, l'avenir, tout est aride et sombre,
Je frissonne et j'ai peur !

Je suis comme un marin qui n'a plus de boussole,
Rien ne me fortifie et rien ne me console,
Tout est lutte et douleur.

Partout autour de moi je me heurte et me bute
A l'égoïsme, au « moi », ce drapeau de la lutte
Que tout homme soutient.

Pour être heureux, il faut n'aimer rien ni personne,
Prendre, pour ce qu'elle est, la vie ou triste ou bonne,
Et le temps comme il vient ;

Il faut n'aimer que soi ; du pauvre qui soupire,
Du malheureux qui pleure, en passant il faut rire
Et savoir ricaner ;
Dans le doux ciel du cœur, dans l'azur bleu de l'âme,
Dans le divin éther de l'amour d'une femme
Ni vivre, ni planer !...

Le poète n'est pas fait pour vivre en ce monde,
L'abîme est trop profond, la fange est trop immonde
Et son cœur est trop grand !
Il garde dans ce cœur trop d'amour, de tendresse,
Sa main est trop loyale à la main qu'elle presse
Et nul ne le comprend.

C'est pourquoi je t'invoque, ô Muse qui console ;
C'est pourquoi de la foule avec toi je m'isole
A toute heure du jour.
Tous ses rêves d'Antan ton poète retrouve,
O Muse, auprès de toi ; près de toi seule il trouve
L'espoir avec l'amour !...

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 22 Mai 1884.

DEUXIÈME PARTIE

L'ALBUM POÉTIQUE DE ROSA



A ELLE!...

Qui est-elle?... Mon âme!...

(G. A.)

Qui donc es-tu, Rosa?... mystère !
Viens-tu du Ciel et sur la Terre
Un ange s'est-il égaré?...
Qu'importe ! l'amour ignoré
Des profanes et de la foule
Est l'onde qui murmure et coule
Paisible, heureuse, dans les bois
Où ne s'entendent que les voix
Des oiseaux, des fleurs, de la brise,
Et sa frêle vague se brise
Sous les chauds rayons du soleil
Qui vient caresser son sommeil !

Qui donc es-tu?... Pourquoi le dire ?
Je ne jetterai pas au rire
Du sceptique ou du gouailleur
La plus sainte part de mon cœur !
Qu'importe à tous ton nom de femme,
Si je l'ai, gravé dans mon âme
Avec le burin de l'amour?...
Tu t'appelles pour moi : « Le Jour,
L'Espérance, la Foi, ma Voile,
De mon ciel si sombre l'Etoile ;
On t'appelle : « LE SOUVENIR ; »
Moi, je te nomme : « L'AVENIR!..... »

Es-tu dame?... Es-tu demoiselle?...
Es-tu volage? Es-tu fidèle?
Moi je le sais, je ris tout bas...
Et dis : « Vous ne le saurez pas...
« Votre demande est indiscreète,
« Car c'est la Muse du poète,
« Et lui seul appelle : « ROSA »
« Ce cœur où son cœur se posa
« Un jour que, sans force, son âme
« Mourante, disait à la femme :
« J'ai trop souffert!... mieux vaut mourir
« Que, sans amour, toujours souffrir!... »

Ah! tout ce que je puis vous dire,
C'est qu'elle seule a su bien lire
Dans le livre ouvert de mon cœur ;
C'est que j'ai trouvé le bonheur
Dans ses baisers, dans son sourire ;
Que mon âme toujours soupire
Quand elle n'est pas près de moi ;
Qu'en son amour mon cœur a foi !...
Si vous voulez que je vous die
 Quelle est ma mie.....
 C'est celle-là
 C'est ma Rosa !...

Ah! tout ce que puis vous dire
C'est que, partout mon cœur sait lire :
« ROSA! ROSA! ROSA! ROSA!...
C'est que mon cœur un jour osa

Lui dire : « Veux-tu que je t'aime?... »
C'est qu'aussi mon bonheur suprême
Et de lui chanter chaque jour
Quelque nouveau refrain d'amour !...
Si vous voulez que je vous die
 Quelle est ma mie.....
 C'est celle-là,
 C'est ma Rosa !...

Mais il faut, à toi, que je die
O ma douce Rosa, ma mie :
« A toi ces vers, à toi mon cœur,
« A toi mon âme et mon bonheur ;
« A toi ma vie et l'avenir,
« A toi tout ce qui peut venir,
« Joie ou tourment, rire ou tristesse,
« Les jours de deuil ou d'allégresse,
« A toi mon être, à toi mon tout !... »

.....
Lecteur, maintenant savez-vous
Sans que tout haut je vous die,
 Quelle est ma mie ?...

Pointe-à-Pitre, le 10 septembre 1885.

FOU!...

Pensez !... Dans l'espace planez ;
Rêvez !... Ayez un cœur, aimez !...
Soyez le chantre du bocage ;
Ecrivez... et que chaque page
Ecrive avec le sang du cœur,
Chante l'amour et le bonheur,
Le désespoir ou bien l'angoisse,
Pour entendre celui qui passe,
Dire : « Il est fou » !...

Evoquez les jours envolés,
Leurs bonheurs, papillons ailés ;
Ravissez à l'oiseau qui chante
Ses doux accents ; prière ardente
Que votre voix comme un parfum
S'élève vers le ciel, chacun
De ceux auxquels ainsi votre âme
Donne le plus pur de sa flamme,
Dit : « Il est fou » !...

Le poète rêve l'amour ;
Il dit à l'ombre : « Sois le jour » !
Et la nuit se peuple d'étoiles ;
La Nature lève ses voiles

Devant son amant favori,
Et, pour lui, son Eden fleuri
Est sans secrets et sans mystère.
Pourtant, de lui, l'homme sur terre
Dit : « Il est fou » !...

Qu'importe au poète, après tout,
Puisqu'il reste toujours debout
Sur son piédestal de nuages ;
Puisqu'il plâne, aigle sur les âges,
Puisqu'il apporte le bonheur
Partout où se pose son cœur !...
Le poète aime sa folie
Et dit avec philosophie :
« Oui... je suis fou » !...

Pointe-à-Pitre, le 23 Août 1885.

LA COUPE !...

I

La coupe a du miel,
La coupe a du fiel ;
Parfois elle est douce,
Parfois aussi pousse,
Sur ses bords fleuris
Par les jeux, les ris,
L'absinthe — amertume,
Qui bout et qui fume
De la coupe d'or
Ou... de similor !...

L'humaine folie
Ne voit pas la lie
Que, de son flot d'or,
Comme un vrai trésor
L'avenir nous cache,
Quand sur nous il lâche
Bonheurs aperçus
Les espoirs déçus,
Soupirs, larmes, rêves
Qui jonchent ses grèves !...

Cette coupe est d'or
Ou de similor !...
Il faut qu'on choisisse,
Bonheur ou supplice,
Paradis, Enfer,
L'or pur ou le fer !...
Mais quelle est la coupe
Qui porte à sa poupe,
Navire du cœur,
L'étendard « Bonheur » ?...

II

Coupe de pourpre et d'or,
Doux talisman, trésor,
O fleur de mon parterre,
Amour né du mystère,
Fraîche rose, grandis
Parfum du Paradis !

O brise parfumée,
Porte à ma bien-aimée
L'énivrante senteur
Des doux parfums du cœur !
Dis-lui, brise : « Il t'adore »,
Du bonheur toi l'aurore !...

Allez, légers zéphirs
Lui porter mes soupirs
Et lui dire mes rêves !...
Soleil, quand tu te lèves,
Pour moi jette un rayon
En couronne à son front !...

III

Enfant, la coupe est encore pleine ;
Nous l'avons effleurée à peine ;
Ah ! laisse-nous boire à longs flots
Le doux nectar de tes pavots !...
Ah ! qu'importe demain, ma reine,
Puisqu'aujourd'hui ta fraîche haleine
Vient sur ma lèvre, papillon,
Prendre de baisers... un million !..

C'est la coupe d'or de l'ivresse,
Le saint amour plein de tendresse ;
Ah ! c'est la coupe du bonheur
Qu'aujourd'hui vient t'offrir mon cœur !...
Viens, ma lèvre cherche ta lèvre
Et l'amour coule, lave, fièvre,
Rapide et chaud comme le sang
Dans les veines de ton amant !..

Viens d'un baiser prendre ma vie ;
Viens ! qu'importe si c'est folie,
Puisque c'est le Nectar des Cieux,
Et le Nectar le vin des Dieux !...
O coupe sainte, tu débordes...
Sur la rive où toi seul abordes,
Bonheur, c'est enfin toi, là-bas,
Qui, souriant, nous tend les bras !...

Pointe-à-Pitre, 25 Août 1885,

OH ! QUI ME DONNERA !...

Oh ! qui me donnera cet amour de mes rêves,
Ce saint amour du cœur que je demande aux grèves
Où le flot gémissant vient se briser le soir,
Au flot qui me répond : « Où donc est ton espoir » ?...

Et ne sachant que dire à ce flot qui se brise,
Je me tourne en pleurant vers son parfum, la brise,
Et la brise sur moi passe et me dit : « Enfant !
C'est la jeunesse, car l'amour est son printemps !...

La jeunesse, l'amour ?... oh ! non... c'est le caprice,
C'est un chemin de fleurs et puis... le précipice !
C'est l'amour... aujourd'hui ; mais c'est aussi, demain
Le rire, le sarcasme et l'oubli... le dédain !...

J'interroge la fleur ; je demande à la rose
Où ce doux papillon qu'on nomme « Amour » se pose,
Et la fleur me répond : « Hélas ! le papillon
Est le plus inconstant des amants du vallon !... »

Eperdu, j'interroge un nuage qui passe,
Et je lui dis : « O toi, Sylphe que rien ne lasse,
Juif-Errant qui parcours sans repos l'Univers,
Dans quel port l'âme est-elle à l'abri des revers !... »

Le nuage s'enfuit... je l'entends qui soupire ;
De son sein une voix s'élève pour me dire :
« Le Bonheur?... je ne sais !... je l'ai bien entrevu,
Mais, depuis lors, jamais hélas ! ne l'ai revu !

Dans ma détresse, alors, je m'adresse à l'étoile
Qui me répond : « Sur mer j'ai vu plus d'une voile
Sombrier dans la tourmente en approchant le port,
Entrainant le marin dans l'abîme et la mort !... »

A qui donc m'adresser?... A Dieu !... Vibre ma Lyre !...
Dieu, c'est l'oracle saint, l'espoir et le sourire...
Pour le lui demander mettons-nous à genoux ;
Fier Cicambre, courbons la tête sous le joug !...

Poète, écoute-moi : L'amour, c'est le mystère
Que vous cherchez en vain à sonder sur la Terre ;
L'amour, ô mon enfant, c'est le divin bonheur !.....
Et vous cherchez partout ce talisman du cœur ?

Sans le voir vous l'avez, car il est dans votre âme ;
Il est en vous, enfants !... vous brûlez de sa flamme
Qui s'échappe du cœur et que, ne voyant pas,
Du berceau vous cherchez en vain jusqu'au trépas !...
.....

Pointe-à-Pitre, le 26 Août 1885.

CIRCÉ!...

Aimer, c'est folie ;
C'est chercher la lie
Et le désespoir !...
C'est perdre l'espoir,
C'est perdre son âme,
Maudire la femme,
Chasser le bonheur
A jamais du cœur !...

Plus la femme est belle,
Plus elle est cruelle ;
Plus elle se rit
D'un fou qui périt
Parce que sa voile
Crût voir une étoile
Le guider au port,
Et c'est... à la mort !...

Il souffre ?... qu'importe !...
Que le flot l'emporte
Vers l'abîme noir !...
Elle ira, le soir,

Le soir de sa chute,
Alors que, lui, lutte,
Syrène, chanter
Et, Satan,... tenter !...

Oh ! la femme est lâche
Qui dit : « J'ai ma tâche ;
» C'est d'être sans cœur,
» Montrer le bonheur
» Et puis... le reprendre,
» Ou bien, alors... vendre,
» Au prix de douleurs,
» Du fiel pour des fleurs » !...

Pourquoi donc le doute
Sème-t-il ma route
D'angoisses, de pleurs
Et d'âpres douleurs ?...
Est-ce la victime
Qui plâne à la cime
Ou bien le bourreau ?....
Quel est le plus beau ?...

Pour moi, je préfère
Une coupe amère,
Mais avoir du cœur !...
Braver la douleur,
Rester noble et dire :
« Pourquoi te maudire,
» Toi, l'Ange du mal,
» De Satan l'égal » ?...

Malgré tout, je t'aime....
N'es-tu pas moi-même ?...
Si tu fais souffrir,
Si tu fais mourir,
Tu fais aussi vivre,
Car ta lèvre enivre
O femme, Circé,
L'Homme,... l'insensé !...

Pointe-à-Pitre, le 30 Août 1885.

EROS.

I

Dans le coquet boudoir tapissé de velours,
De satin frangé d'or, volupté des amours
Qui, plongeant dans les flots azurés de l'aurore,
Loin de se dire : « Assez », disent toujours : « Encore »,
Ils étaient là, deux cœurs, ELLE et LUI, deux amants
Sous le charme divin que donnent vingt printemps !...
Enlacés l'un à l'autre et la main dans la main,
De Rosa l'on pouvait voir palpiter le sein
Sous la gaze légère où le zéphir folâtre
Caressait, en passant, deux purs globes d'albâtre
Qui paraissaient sortis d'un marbre de Paros !...

Sans savoir le pourquoi, Rafaël à Lemnos
Avait en voyageant débarqué de passage,
Et, depuis lors, sa vie enfin eut une page.
Un sourire, un regard, un seul mot de Rosa,
Et jusque-là, timide et craintif, il osa
Tracer sur le papier ce mot de feu : « Je t'aime » !...
Ce mystère divin, cet éternel problème
Qui se dresse toujours en Sphinx devant le cœur,
Talisman égaré, « Sésame » du bonheur !...

Et depuis lors — depuis plus de deux ans — la vie
Avait été pour eux une coupe sans lie,
Un ciel toujours serein, toujours beau, toujours pur,
Et nous les retrouvons plânant dans cet azur
Un soir où Rafaël, cent fois ce jour encore
Avait dit à Rosa : « Sais-tu que je t'adore »?...
— Enfant ! répondit-elle en lui pressant la main,
Depuis que de mon cœur ton cœur prit le chemin,
Je me suis demandé mille fois quel miracle
Nous a fait de l'Amour trouver le Tabernacle
Où nous puissions toujours cette félicité !...
D'où vient, pour nos deux cœurs, cette fécondité
D'amour toujours nouveau, qui nous prend, nous enlace,
Nous satisfait toujours et jamais ne nous lasse ?...
Peux-tu le dire, toi ?...

— Vois d'ici, chère enfant,
Chère âme, cher trésor, au loin le flot mouvant
Qui sans cesse renaît sous des vagues nouvelles ;
O Rosa, notre amour à notre âme, comme elles
Apporte chaque jour un aliment nouveau ;
Vois, le soleil se couche à l'horizon, plus beau
Plus magique ce soir qu'hier, et c'est le même
Pourtant !... C'est ma Rosa, le bonheur quand on s'aime
De l'amour éternel, charme, prisme, parfum,
Rosa, qui nous enivre et de deux ne fait qu'un ;
De l'amour qui ne sait admettre la contrainte,
Puisant la pureté dans sa nudité sainte,
Cet amour qui te fait me dire : « Ami, prends-moi ;
Mon cœur, toute mon âme et mon corps sont à toi !...

II

Ils étaient là, songeurs, pressés l'un contre l'autre ;
Il donnait un baiser pour qu'elle en prit un autre...
Tandis qu'un de ses bras, en ceinture d'amour
De sa taille de nymphe allait faire le tour,
D'une fiévreuse main il détache le voile
Et s'abreuve à longs traits des charmes que dévoile
Ce beau corps qui se livre à ses baisers brûlants !...
A ce sein qui palpite, ainsi qu'aux flots mouvants
L'amour et le désir donnent la vie et l'âme ;
Rosa devient bacchante et sa lèvre de flamme
Pleine de doux parfums et d'amoureux soupirs,
Par de nouveaux baisers centuple ses désirs !...
Sa lèvre cherche aussi de son amant la lèvre ;
La main de Rafaël à flots verse la fièvre
Dans ce corps tout à lui... ses baisers vont chercher
La volupté partout, car il veut arracher
A l'amante affolée un cri d'amour suprême :
« Rafaël!... je me meurs !... ah !... grâce... je... je t'aime !... »
.....
Il s'arrête... et lui met sur la bouche un baiser
Qui lui brûlant le sang vient encore l'embraser !...
Elle se dresse, ardente, ivre d'amour et nue,
Belle comme Vénus hors des flots apparue...
Comme le lierre au chêne, elle se lie à lui
Et tous deux enlacés, tombent, perdant appui,
Dans l'abîme d'amour !... Puis, un seul cri : « J'expire !..... »
.....
— Divin amour, qu'es-tu ?...

— « LE FEU DE DÉJANIRE !... »

III

Tout se calme et repose ; un silence s'est fait.

La Nature s'endort, la Nuit même se tait !...

.....

Et quand paraît le Jour ramené par l'Aurore,

Rafaël et Rosa... sont enlacés encore !...

Pointe-à-Pitre, le 30 août 1885.

NE VOIS-TU PAS ?...

Ne vois-tu pas le soleil qui se lève
A l'horizon, radieux le matin ?...
Me diras-tu : « Ses rayons sont un rêve,
Mirage d'or, mensonge du Destin » ?...

Ne vois-tu pas l'abeille qui butine
Les doux parfums qu'elle ravit aux fleurs ?...
Ne vois-tu pas le Zéphir qui lutine
La douce Brise et l'Aurore, ses sœurs ?...

Disent-ils pas — le Zéphir et l'abeille —
« Si je folâtre avec vous, mes amours,
C'est qu'il n'est pas une ivresse pareille ;
Vous connaissant, on vous aime toujours !... »

Ne vois-tu pas l'oiseau, dans la feuillée,
Dire à l'écho ses chants mélodieux ?...
N'entends-tu pas, le soir, à la veillée,
Dans l'ombre, au loin, des sons harmonieux ?...

Ne sais-tu pas que ces voix disent : « J'aime » !...
Car ici-bas tout respire l'amour ?...
Ne vois-tu pas l'être sans raison même,
Croire et aimer, ne fut-ce qu'un seul jour ?...

Ne vois-tu pas, ma Rosa, mon idole,
Mon cœur meurtri qui retrouve la foi?
Rêveur d'amour, ce pauvre cœur s'envole
Comme l'oiseau vers son nid... où?... vers toi!...

Ne vois-tu pas qu'insensé, je t'adore,
Et que je vais sans voir l'âpre douleur
Peut-être, hélas!... entre tes bras, encore
Guetter, Rosa,... pour me broyer le cœur!...

Ne vois-tu pas que je me dis : « Qu'importe,
Puisque je l'aime et que je suis son bien !
Dans ses remous que la douleur m'emporte,
Puisqu'ELLE est tout et que je ne suis rien !... »

Je vois en ELLE accourir l'Espérance
Me dire : « Ami, je serai tout pour toi » !...
Sinon... qu'importe un peu plus de souffrance,
Si je perds tout « Espoir, Amour et Foi !... »

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 1^{er} Septembre 1885.

POURQUOI JE T'AIME !..

Oui, je t'aime!... Pourquoi?... Je ne puis te le dire
Si ton cœur en mon cœur, Rosa, ne sait le lire.
Je t'aime, ô mon amour !... Pourquoi? Parce qu'en toi
J'ai revu le bonheur, parce qu'en toi j'ai foi !

Peux-tu douter ? oh ! non, car tu connais mon âme
Dont je t'ai sans retour donné toute la flamme ;
Car tu sais, ma chérie (ah ! ne le sais-tu pas !),
Que mon âme partout suit chacun de tes pas !..

Comment donc te le dire ? Est-ce en vers, est-ce en prose ?
Non ! ce n'est pas assez ; mais que mon cœur se pose
Sur ton cœur, mon amour, et bientôt tu sauras
Ainsi, pourquoi je t'aime... et ne te le dis pas !..

Pourtant, je voudrais bien résoudre ce problème ;
Voyons... que te dirai-je, ô ma Rosa?... « Je t'aime?... »
Je te l'ai dit cent fois !... que te dire ? Voyons !..
Rien !... Qui dit au soleil : « Astre, as-tu des rayons?... »

Je ne sais rien, hélas ! sinon que je t'adore,
Que ton amour pour moi, ma Rosa, c'est l'aurore
Le soleil et le jour, l'avenir, le bonheur ;
Que, l'ayant cru perdu, j'ai retrouvé mon cœur !..

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 15 septembre 1885.

LE POÈTE ET SA MUSE !...

LE POÈTE.

Ma fidèle compagne, ô ma Muse, ma mie
Pourquoi ne pas répondre ? Es-tu donc endormie ?
Où bien, aussi de toi serais-je abandonné
Après m'avoir repris ce que tu m'as donné ?...
Que t'ai-je fait ?... Dis-moi ?... Ne suis-je pas fidèle,
Pour qu'ainsi, tout à coup, sans raison infidèle,
Tu me laisses gémir et t'appeler en vain,
Toi, dont la main aimait à rester dans ma main ?...
Que t'ai-je fait ?... Pendant tout un cycle d'années
J'effeuillai sous tes yeux toutes mes fleurs fanées !...
Je te disais : « Je souffre » !... et quand, seul, je pleurais
Tu répondais « Espère » !... et tu me consolais !...
Alors, croyant en toi, te sachant noble et bonne,
Je me disais souvent : « Puisque tout m'abandonne,
« Puisque rien ici-bas n'est ni stable, ni sur,
« Puisque tout se frêle et que tout est impur,
« Puisqu'on ne sait jamais si le cœur qui soupire :
« « Je t'aime », ne sert pas au sarcasme et au rire
« De repaire maudit de mensonges sans nom ;
« Puisque la lèvre dit « Oui » quand le cœur dit « Non »,
« Puisqu'enfin l'on ne peut rien aimer ni rien croire
« Aux jours où nous vivons, et que ma triste histoire

« Est au gouffre sans fond des néfastes passés,
« Et puisqu'à l'horizon, déjà presque effacés,
« Nuages de mon cœur je vois les souvenirs
« S'enfuir en soupirant : « Il n'est plus d'avenirs » !...
J'ai, moi pauvre poète, en un jour de souffrance
Dit à l'amour : « Adieu !... » « adieu, chère espérance » ;
« Je ne suis désormais qu'une ombre, un mort vivant
« Qui se souvient parfois, et qui souffre... souvent !...
O Muse, c'est alors que, sortant de la nue,
Ta voix aimée, à moi tout à coup est venue
Dire : « Console-toi, prends courage, car, moi
« Je t'apporte l'oubli, je t'apporte « La Foi » !...
« Ma voix te parlera tendre et douce, dans l'ombre,
« Et je te ferai voir, sortant de leur pénombre
« Tous les bonheurs passés... et tu te souviendras !...
« Poète, si tu veux, avec moi tu viendras
« Cueillir dans ce passé les fleurs de souvenirs,
« Pavots divins, calmants, baumes pour les souffrances ;
« J'accorderai ta Lyre et quand tu chanteras
« Je viendrai reposer, amante, entre tes bras !... »
Bien longtemps j'eus la foi... car je t'aime, ma Muse.
Mon cœur qui ne connaît ni mensonge ni ruse
Ne croyant plus à rien, à toi s'était donné !...
Pourquoi donc, aujourd'hui, m'avoir abandonné ?...
.....

LA MUSE

Poète, que veux-tu que je te dise encore ?...
Grâce à moi, n'as-tu pas su retrouver l'aurore ?
N'as-tu pas retrouvé tes radieux printemps ?
N'as-tu pas, grâce à moi, retrouvé tes vingt ans ?

Que t'avais-je promis?... L'oubli de toutes choses !...
Et tu te plains, ingrat, de voir fleurir les roses
Qu'à jamais tu croyais mortes au fond du cœur !...
J'ai fait, avec l'amour, renaître le bonheur ;
J'ai dit aux horizons : « Rendez-lui vos mirages » !
D'un passé de douleurs j'ai déchiré les pages
Et j'ai dit : « Rendons-lui le doux livre d'amour
Imprégné de bonheurs, comme il le lut un jour » !...
Pour toi j'ai, créateur, fait renaître une flamme
Qui déjà s'éteignait et j'ai dit à ton âme :
« Lazare — je le veux — sors du sombre tombeau » !...
Poète, maintenant que pour toi tout est beau,
Pur, saint, que ton cœur vibre et murmure : « j'aime »,
Et qu'une fois encor je le rends à lui-même
Avec tous ses espoirs, ses rêves, ses désirs,
Ses aurores d'azur et ses doux souvenirs,
Maintenant que de toi j'ai fait un Prométhée
En te faisant créer la sœur de Galathée
Et qu'à son cœur j'ai mis l'amour qui ne meurt pas ;
Maintenant que son âme attachée à tes pas
Suit ton âme partout et partout l'accompagne,
Maintenant qu'elle a dit : « Je serai sa compagne, »
Que tu ne vas plus seul et que vous êtes deux,
Je vous cède à l'Amour et je remonte aux cieux !...

LE POÈTE

Muse, ô Muse, reviens !... Tu sais, toi, si je t'aime !...
Reste encore avec moi, toi mon autre moi-même....
Ne m'abandonne pas, même quand « Elle » est là !....
Si Galathée un jour devenait Dalila,

Muse je n'aurais plus les accords de ta Lyre
Pour lui chanter encor ce qu'un mourant peut dire
A celle que toujours il aime, malgré tout !...
Tu ne serais pas là pour dire au pauvre fou
Un mot consolateur, une douce parole
Et, suprême bienfait, lui donner en obole
Cet éternel oubli que nous offre la mort,
Des désespoirs sans fin, le refuge et le port !...

LA MUSE

Soit !... je reste avec toi, Poète, car je t'aime,
Car je sais que la femme, hélas ! est un problème
Que jamais on ne peut déchiffrer en entier !...
Et si jamais tu dois parcourir le sentier
Des désespoirs de l'âme et des roses fanées,
Je viendrai te chanter de tes jeunes années
Les refrains chers et doux... Je viendrai t'endormir
Du sommeil où l'amour ne peut plus te trahir !...

.....

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 7 Septembre 1885.

QUAND ON ME DIT !...

Quand l'égoïste dit : « Mon univers, c'est moi...
« Devant moi l'on se courbe et mon caprice est Roi ;
« Je n'aime rien au monde et ne connais personne,
« C'est ainsi que la vie est supportable et bonne, »
Je réponds : Insensé !... ta vie est un désert
« Sans même une oasis !... Isolé, tu te perds
« Dans les sables brûlants du sarcasme et du doute
« Et tu cherches en vain, pauvre aveugle, ta route !... »

Quand le riche me dit que le bonheur c'est l'or,
Que le ciel, pour l'avare est son Dieu... son trésor,
Que l'homme qui n'a pas ce magique prestige
Est semblable à la fleur qu'on brise sur la tige,
Je réponds : « Peux-tu donc emporter ton trésor
Dans la nuit du tombeau ? Crois-tu donc que la Mort
T'épargne son angoisse et te soit moins cruelle
Parce qu'elle te voit muni d'une sarcelle ?... »

Quand la Brise me dit : « Je suis le papillon
« Qui voltige partout ; je vais dans le vallon
« Recueillir les parfums qu'emportera mon aile ;
« J'ai trouvé le bonheur en étant infidèle, »

Je réponds : « Je te plains, mais ne puis t'envier ;
« Si rien ne peut, ô Brise, ici-bas te lier....
« Ne vois-tu pas, qu'hélas ! ô Brise, pauvre folle,
« Le doux parfum te quitte et qu'au loin il s'envole?...

Quand l'Etoile me dit : « Les splendeurs de la nuit
« Ce sont les diamants de l'étoile qui luit ;
« Vois quel charme divin ont, quand la nuit est sombre,
« Les bruits mystérieux qui sortent de son ombre !... »
A l'Etoile je dis : « Qu'es-tu quand vient le jour ?...
« Quels sont donc les parfums de la nuit, sans l'amour ?..
« Ah ! si tu veux briller, donne moi son sourire,
« Ah ! donne moi ses yeux où mon âme se mire !...]

Quand on me dit : « Poète, interroge les cieux,
« Chante nous l'hymne saint qu'on y chante mieux ;
« Parle-nous de bonheur, parle-nous d'espérance,
« Toi qui sais d'un seul mot calmer notre souffrance »,
Je réponds : « Pour chanter l'hymne saint du bonheur,
« Il me faut SA présence... entendre de son cœur
« Les battements me dire : « Oh ! chante, car je t'aime ;
« Je me ceins de tes chants comme d'un diadème !... »

Alors, mais seulement alors
Mon âme heureuse et libre,
Vers l'azur reprend ses essors,
Ma lyre chante et vibre !...

Je retrouve, en ELLE, la Foi,
L'Amour et l'Espérance ;
Je redis, plein d'un doux émoi
Les chants de mon enfance !...

Le soleil est plus beau, plus pur,
Les brises sont plus douces ;
Les cieux ont pour moi plus d'azur
Et les bois plus de mousses !...

Les parfums que donnent les fleurs,
Enivrants et suaves,
Font couler, bouillants dans les cœurs,
Des océans de laves !

Ainsi coulent aussi mes vers
Pleins d'une ardente flamme,
Quand ELLE est là, mon Univers,
La Reine de mon âme !...

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 8 septembre.

J'AI VINGT ANS !...

I

J'ai l'âge où la jeunesse sème
Au milieu du rire et des chants
Les perles de son diadème ;
J'ai l'âge d'or des doux printemps,
L'âge où l'on aime,
Ah ! j'ai vingt ans !...

J'ai l'âge des saintes aurores,
Arc-en-ciels de l'âme et du cœur,
Des amours allant, météores,
Errer dans le ciel du bonheur ;
J'ai l'âge où douter est blasphème,
J'ai l'âge d'or des doux printemps,
L'âge où l'on aime...
Ah ! j'ai vingt ans !...

J'ai l'âge où la fleur parfumée,
Où le chantre ailé dans les bois,
Où le ruisseau sous la ramée
Font au cœur entendre leurs voix !...
Tout est talisman ou emblème ;
J'ai l'âge d'or des doux printemps,
L'âge où l'on aime,
Ah ! j'ai vingt ans !...

J'ai l'âge où l'on peut croire encore
Aux doux serments que fait l'amour ;
Ma jeunesse est à son aurore,
Elle ne date que d'un jour...
C'est la préface du poème,
J'ai l'âge d'or des doux printemps,
L'âge où l'on aime,
Ah ! j'ai vingt ans !...

J'ai l'âge où la jeunesse sème
Au milieu du rire et des chants
Les perles de son diadème ;
J'ai l'âge d'or des doux printemps,
L'âge où l'on aime,
Ah ! j'ai vingt ans !

.....

II

Ainsi chantait autrefois ma jeunesse,
Ainsi mon cœur s'adonnait à l'ivresse
Des rêves d'or que l'on fait à vingt ans !...
Hélas ! depuis sont venus les Autans
Jeter sur moi leurs froids flocons de neiges
Et sous mes pas, les fleurs cachaient des pièges
Auxquels, hélas ! je n'ai pas échappé !...
J'ai dû gravir plus d'un roc escarpé
Où je laissais des lambeaux de mon âme
Jetés au vent par la main d'une femme !..
J'ai vu l'espoir maintes fois s'envoler
Et le bonheur à mes yeux se voiler ;

Hélas ! j'ai vu plus d'une lèvre chère
De mon amour profanant le mystère,
Le torturer sans pitié ni remord...
Lui, si vivant, d'un mot en faire un mort
En l'étouffant sous un éclat de rire...
Et, moi me faire, au lieu d'aimer... maudire !...

.....

III

Sur mes vingt ans, vingt autres ont passé
Et je vivais des restes du passé
En me disant : « Ma pauvre âme est bien morte,
« Et quand mon cœur tout saignant se reporte
« Aux jours heureux qui ne sont plus pour moi,
« Je dis en vain : Qui me rendra la foi ?... »
Quand tout-à-coup, une lèvre de femme
Dans un baiser vint la rendre à mon âme
En murmurant : « Je serai dans ta nuit
« L'étoile d'or qui scintille et qui luit,
« Le doux parfum qu'au loin porte la brise ;
« Je poserai sur ton cœur qui se brise,
« Baumes divins, mon cœur et mon amour ;
« Je changerai ta triste nuit en jour !...
« Je poserai sur ta lèvre ma lèvre,
« Je chasserai de tes veines la fièvre
« Et je rendrai la jeunesse à ton cœur
« En lui rendant ses rêves de bonheur !... »
Ah !... je l'ai crue... il est si doux de croire...
Et... Chut !... l'amour heureux n'a pas d'histoire !...

.....

IV

Je n'ai plus vos parfums si doux
 O mes jeunes années,
Car leurs fleurs se sont, comme vous,
 Depuis longtemps fânées ;
Mais j'ai repris à vos autans
Mes rêves, mon cœur et mon âme,
Car au souffle aimé d'une femme
J'ai vu renaître mes vingt ans !...

Vas, ô mon passé, feuille morte,
 Vas ! et qu'en son sillon,
 En son noir tourbillon
L'oubli te saisisse et t'emporte !...
Car j'ai repris à tes autans
Mes rêves, mon cœur et mon âme ;
Le souffle adoré d'une femme
A fait renaître mes vingt ans !...

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 9 Septembre 1885.

MON ÉTOILE !...

Mon étoile, c'est toi, ton amour, ton sourire ;
C'est l'odorant parfum qu'en un baiser j'aspire
Dans tes cheveux, sur ta bouche, partout !...
C'est ton regard si pénétrant, si doux ;
C'est ta chère lèvre où j'expire
Quand ma lèvre ardente y aspire
Le bonheur
Sur ton cœur !...

Mon étoile, c'est toi, toi mon tout, toi mon âme ;
C'est ton amour si pur et c'est ton cœur de femme
Qui sait si bien me comprendre et m'aimer,
Ta douce voix qui toujours sait charmer,
Ta voix d'une douceur extrême
Alors qu'elle me dit : « Je t'aime
« Pour toujours
« Mes amours !... »

Mon étoile, c'est toi, c'est ta sainte tendresse ;
C'est le bonheur sans nom que donne une caresse
Un mot, un rien et pourtant tout pour moi,
Trésor sans prix parce qu'il vient de toi !..
C'est la joie ou bien c'est l'alarme,
Un sourire ou bien une larme ;
Voir les cieux
Dans tes yeux !...

Mon étoile, c'est toi, l'océan qui débordes
Mon âme et dont le flot fait résonner les cordes
Qui sans amour ne savaient plus vibrer,
Dans un cœur mort ne sachant que pleurer !...

C'est l'avenir et l'espérance ;

C'est le défi qu'avec vaillance

Jette un cœur

Au malheur !...

Mon étoile, c'est toi, toi ma vie et mon âme ;
O Rosa c'est ton nom, nom parfumé de femme,
Ce cher secret enfoui dans mon cœur ;
C'est ton amour et c'est notre bonheur,

Charme divin, tendre mystère,

Notre paradis sur la terre ;

Et, toujours,

Nos amours !...

Pointe-à-Pitre, le 14 Septembre 1885.

LES HEURES !

I

Heures ! oh ! que vous passez lentes ;
Comme vous vous traînez
Quand, à nos pleurs indifférentes,
Lentement vous sonnez !...

Que vous êtes cruelles, heures,
Lorsque, ricanement,
Vient retentir dans nos demeures
Votre long tintement !...

En tintant vous semblez nous dire :
« Tout passe, tout s'enfuit ;
« A vous les pleurs, à moi le rire,
« A moi le jour, à vous la nuit !... »

Le cœur qui souffre vous implore ;
Heures, passez, passez !...
Et vous lui répondez : « Encore
« Souffrez... toujours souffrez !... »

Vous n'avez pas de cœur, pas d'âme,
Car vous ne sentez rien !...
Lentes, vous passez sur l'infâme
Comme, hélas ! sur le bien !...

II

Pourtant, si vous voyez qu'on s'aime
Et que l'on est heureux,
C'est l'éclair que votre heure sème
Sous les pas amoureux !...

Le bonheur avec vous s'envole
Pour ne plus revenir !...
Ah ! pourquoi renverser l'idole,
Ah ! Pourquoi nous punir ?

Qu'avons-nous fait pour que, sans cesse,
Du présent, le connu,
Votre implacable main nous presse
Vers le sombre inconnu ?...

Je vous entends dire : « Qu'importe !
Car tous n'allez-vous pas
Vers la demeure dont la porte
A pour clef le trépas ?... »

Heures, arrêtez-vous, cruelles,
Ah! ne fût-ce qu'un jour!...
Les fleurs que j'effeuille sont belles,
Ce sont les fleurs d'amour!...

Pointe-à-Pitre, le 14 Septembre 1885.

SANS TOI !

Hélas ! quels mots diront ce que je voudrais dire ?...
Dans quel gouffre jeter l'océan de mon cœur ?
Je ne sais même plus faire vibrer ma lyre ;
Elle n'a plus qu'un chant qui s'appelle : « Douleur » !...

Moi, je n'ai plus qu'un mot, et ce mot est : « Je souffre !...
Ce mot que je répète, en soupirant bien bas,
N'éveille nul écho quand je le jette au gouffre
Dont l'heure qui s'enfuit ne ressortira pas !...

Ah ! que nous payons cher un rayon d'espérance !
Que d'orages précède un rayon de soleil !
Plus nos rêves sont beaux, plus âpre est la souffrance
Quand nous nous trouvons seuls pour pleurer au réveil !...

Dormir ! toujours dormir serait meilleur, peut-être ;
L'homme qui peut dormir au moins ne souffre pas
Ni ne sème son cœur, son âme et tout son être
Par lambeaux tout saignants, à chacun de ses pas !...

Dormir, c'est espérer car dormir c'est le rêve ;
Parfois même, revoir les paradis perdus !
C'est scruter l'horizon pour y chercher la grève
Où les bonheurs rêvés parfois nous sont rendus !...

Je n'ai plus même, hélas ! ma Muse pour compagne,
Depuis que mon cœur saigne et ne sait plus chanter ;
Et seule, en ce désert, mon âme m'accompagne
Où tous les désespoirs sont venus me hanter !...

Parfois, sur le velin une larme brulante
Tombe, goutte de feu, lentement de mes yeux,
Quand mon âme s'envole aux lieux chers où l'absente
Répondit en pleurant à mes baisers d'adieux !

Je sens alors mon cœur en tortures se fondre.....
Puis, sur lui-même, hélas ! il se met à pleurer !...
Je n'entends plus ta voix si douce me répondre :
« Je t'aime !... le bonheur n'est-il donc pas d'aimer ?... »

Oui, c'est là le bonheur !... Mais il faut ta présence
A ce cœur qui ne peut plus se passer de toi !
O Rosa, je me meurs rongé du mal d'absence,
Lorsque tu n'es pas là pour me donner la foi !...

Le soleil s'obscurcit et la nature est morte,
L'oiseau ne chante plus ses amours comme avant !
L'espoir est le cercueil dont le doute est la porte,
C'est un pitre sans cœur qui gouaille et qui ment !...

Je me sens emporté, pauvre feuille tombée,
Au hasard et sans but par un froid tourbillon ;
Je suis sur l'Océan une voile égarée
Qui cherche en vain le port dans le sombre horizon !

Comme un petit oiseau qui cherche en vain sa mère,
Je tremble, je gémiss, je frissonne et j'ai peur !
La coupe de la vie à ma lèvre est amère,
Mes nuits sont sans sommeil et mes jours sans bonheur !

Je suis comme la fleur qu'on prive de rosée ;
Qui se fâne bientôt, s'étirole et se meurt !
Je suis comme le faon dont la tête baissée
Cache, blessé de mort, le dernier de ses pleurs !...

.....

Ah ! viens donc près de moi, si tu veux que je vive,
Si tu veux que ma lèvre ait un sourire encor !
Ah ! ne vois-tu donc pas, sans toi qu'à la dérive
Ma barque va sombrer à quelques pas du port ?...

Sans toi, que veux tu donc que mon âme devienne,
Quand toi seule aujourd'hui changes ma nuit en jour !
Aujourd'hui que mon âme est l'écho de la tienne,
Sans toi puis-je donc vivre, ô Rosa, mon amour ?...

.....

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 15 Septembre 1885.

CE QU'EST L'AMOUR !...

Aimer, c'est le bonheur ; mais c'est aussi : « souffrir » ;
C'est dire : « Je veux vivre » !... en se sentant mourir ;
Aimer, c'est le soleil éclairant la tempête,
C'est l'orage, éclatant au milieu d'une fête,
C'est la vie ou la mort, printemps ou bien hivers,
C'est parfois le Néant et parfois l'Univers ;
C'est le Ciel quelque fois et c'est, souvent, l'abîme,
C'est ramper dans la boue ou plâner à la cime ;
C'est l'Arbre de l'Eden ; c'est le Bien ou le Mal,
C'est l'homme qui s'élève ou se fait animal,
C'est la fange, le vil, ou le pur et le noble,
Tout ce qu'il est de saint ou ce qu'il est d'ignoble ;
L'amour, de l'homme fait ou bien Démon ou Dieu ;
C'est l'abîme ou la cime ; il n'est pas de milieu !...

Pointe-à-Pitre, le 20 Septembre 1885,

PAUVRE RÉVEUR !...

Un jour que je rêvais, revoyant mes vingt ans
J'a dit à mes hivers : « Vous êtes le printemps !... »
Et j'ai cru que ma voix ferait naître les roses,
Qu'enchanteur je pourrais changer d'un mot les choses
Et faire remonter à mon fleuve son cours !...
Ah ! me faudra-t-il donc ainsi rêver toujours ?...

Je rêvais que la femme, alors qu'elle se donne
Doit être toute à nous ; qu'étant noble, elle est bonne ;
Qu'elle, au moins, doit savoir ce que veut dire : « Aimer, »
Puisqu'elle sait si bien d'un regard nous charmer !...
Rosa, que t'ai-je fait pour qu'ainsi tu m'enlèves,
En me broyant le cœur, le plus doux de mes rêves ?...

Je rêvais que, lassé, l'implacable Destin
Avait enfin laissé ta main trouver ma main ;
Que nous marcherions à deux dans cette vie,
En savourant le miel ou bien buvant la lie,
Tes jours, Rosa, liés à jamais à mes jours !...
Pourquoi me faut-il donc ainsi rêver toujours ?...

Je rêvais que mon cœur retrouvait sa jeunesse ;
A mes lèvres, déjà sa coupe enchanteresse
Versait son ambroisie et ses plus doux parfums,
Faisant revivre en moi tous mes passés défunts !...
Je m'éveille.... ô douleur ! Car le réveil m'enlève
Les trésors que j'avais amassés dans mon rêve !...

Va ! pauvre fou ! rêveur,
Retourne à ta douleur....
Si tu souffres, qu'importe !...
Si souvent à ta porte
Le malheur a sonné,
Qu'on serait étonné
De te voir un sourire !...
Tu ne sais pas maudire,
Tu ne sais que pleurer,
Te courber et ployer !....

Va ! tu n'es pas un homme,
Toi qui connais la somme
Des souffrances sans nom,
Des désespoirs de plomb !...
Car tu n'as que ta Lyre
Qui gémit quand le rire
Le doute ou la douleur
Viennent broyer ton cœur !...
On dit : « Indifférence !... »
Toi tu réponds : « Souffrance !... »

Va ! retourne au passé !...
C'est le rêve effacé,
Du rêveur le domaine ;
Et si ta coupe est pleine,
Souffre, souffre toujours,
Car tes nuits et tes jours
Rêveur, sont le supplice
Que, sur toi, le caprice
Jette comme un linceul !...
Mort vivant.... marche seul !....

Ta vie est terminée,
Tu finis ta journée,
Tu n'es plus qu'un hochet,
Tu n'es plus qu'un jouet
Que l'on prend et qu'on brise !...
Feuille morte, la brise
T'effleure en ricanant :
« J'ai tes rêves d'antan ;
Mon souffle les emporte....
Va ! ta jeunesse est morte !.... »

.....

Mon beau rêve, pourtant, devait toujours durer !...
Rosa, que t'ai-je fait pour tant me torturer ?...
Je t'ai donné mon cœur, je t'ai donné mon âme ;
Des jours qui ne sont plus j'ai ravivé la flamme,
J'ai retrouvé pour toi mes radieux printemps ;
A mon passé j'ai dit : « Rendez-moi mes vingt ans,
« Que j'aie les jeter à ses pieds de Madone !...
« Je lui dirai : Veux-tu, Rosa, que je te donne

« En cadeau le passé, le présent, l'avenir ?..
« Vois-les renaître en toi, vois-les, joyeux, venir
« Te mettre mon amour au front pour diadème
« Et te dire : C'est toi qui le rends à lui-même,
« Toi qui le fais revivre et qui fais que ce mort,
« Renaissant à ta voix, se lève et chante encor
« L'hymne saint de l'amour !.... »

Rêveur, rêveur, arrête !...

« Toujours fou !... » dit l'écho.... réponse qu'on te jette !...

Oui... c'est vrai !... c'est mon glas...
Je ne l'entendais pas !.....
Mais qu'importe, je l'aime,
Je l'adore quand même ;
Elle peut me broyer,
Mais je veux l'adorer !...
Mon martyre m'est cher ;
Il me coûte assez cher
Et ne peut faire envie ;
Il me coûte.... la vie !....

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 20 Septembre 1885.

JE T'AIME!...

Aimer c'est douter, douter... souffrir;

(G. A.)

« Je t'aime!... » m'as-tu dit?... Quelle ironie amère!...
Quel sarcasme échappé du gouffre de mystère
Du mensonge vivant : d'une femme l'amour!...
« Je t'aime!... » Depuis quand et pour combien? Un jour
Dit ton cœur, quand « toujours » sort tout chaud de ta lèvre!...
Ah! suis-je donc maudit?... ou bien est-ce la fièvre
Qui me brûlant le sang me fait parler ainsi?...
Ce mot plus que divin, je te l'ai dit aussi;
Mais c'était en jetant mon cœur, toute mon âme
Et ma vie à tes pieds, prêt à me faire infâme
Pour un baiser de toi, que je te le disais!...
Ce « *Je t'aime* » maudit!... hélas!... moi... j'y croyais!...
Quand, moi, je t'écrivais mille pages brûlantes,
Quand, en moi burinant dans mes fièvres ardentes
Ton nom toujours si cher, au profond de mon cœur,
Quand un penser de toi s'appelait : « le bonheur!... »
Quand je passais mes nuits en proie aux insomnies
Pour rêver plus longtemps à ces heures bénies
Où je pourrais te voir, t'adorer, oublier
Mes tourments et à toi m'étreignant, me lier;
Toi tu te contentais de m'écrire : « Je t'aime!... »
Et puis... c'est tout!... oui, tout!... tu ne cherchais pas même

A panser la blessure, à jeter un reflet
Fût-ce de vérité mensongère au regret!...
Oh! non... tu ne sais pas quelle atroce torture
Tu viens ainsi jeter à mon cœur en pâture!...
Oh! quels rêves fanés s'effeuillent sous mes pas
A ton souffle, Rosa, non... tu ne le sais pas!...
Quand je trace ces mots avec toutes mes larmes,
Quand je tombe, écrasé par toutes ces alarmes,
Quand au fond de mon cœur tout sombre, tout est noir,
Quand mon âme éperdue a perdu tout espoir,
Que fais-tu, toi Rosa?... Qui sait? Tu ris peut-être
Quand sous le désespoir s'écroule tout mon être!...
Tu m'as pris, au hasard, comme on prend un joujou
Et, ne me voulant plus, tu dis : « Cet homme est fou ! »
Moi!... fou?... oui... c'est bien vrai, puisque je t'aime encore,
Puisque je me souviens et puisque mon aurore
Malgré tous tes dédains s'appelle : « Ton amour!... »
Puisque je vois, maudit, renaître tour à tour
Tous mes passés défunts, mes espoirs et mes rêves,
Puisque je vais jeter à l'écho de nos grèves
Un nom, un seul, le même..... et ce nom..... c'est le tien,
Que l'écho me renvoie..... en me jetant le mien !
Mais tu ris... n'est-ce pas?... et tu te dis : « Qu'importe!... »
Mes rages et mes pleurs, que ton sourire emporte,
Mettent-ils seulement un nuage à ton front?
Quand je frappe à ton cœur... c'est l'orgueil qui répond !
« Qu'importe!..... » Oui, c'est vrai!... c'est une âme brisée;
C'est peut-être un nuage à la voute irisée
Des triomphes d'amour semés sous tous tes pas !
Mais le nuage passe..... on ne s'en souvient pas!...
Et je resterai seul dans mon désert aride,
T'aimant toujours quand même, et toujours plus avide

De tes baisers de feu qu'une fois j'ai goûtés !...
Et ces échos si chers, que j'ai tant écoutés
Me rediront toujours, ô torture suprême,
De ma Rosa d'antan le magique : « JE T'AIME !..... »

Pointe-à-Pitre, (Guadeloupe), 30 Septembre 1885.

MON CALVAIRE!...

I

Autour de moi tout s'écroule, tout tombe !...
Pour piédestal, j'ai le passé..... la tombe ;
Pour compagnon, le présent..... la douleur,
Pour tout espoir, l'avenir..... le malheur,
Et sur le tout, le noir Néant qui plâne !.....

Fleurs, fuyez-moi !... car mon seul souffle fâne,
Et sous mes pas tout meurt et se flétrit ;
Ah ! fuyez-moi... car je suis un maudit !
Brises, fuyez en me voyant paraître ;
Petits oiseaux, fuyez aussi !... peut-être
Mon seul regard vous serait-il fatal.....
Laissez-moi seul au pouvoir infernal !

Je ne suis plus, comme jadis, le chantre
Qui retenait le malheur dans son antre
En lui disant : « Tu n'en sortiras pas » !...
Hélas, je sème aujourd'hui sous mes pas
Les pleurs amers, la souffrance et le doute !...
Laissez-moi donc faire seul cette route,
Car je m'en vais, titubant dans le noir,
Vers un abîme appelé « Désespoir » !...

Hélas ! qu'importe à présent où que j'aïlle ;
Je suis vaincu, j'ai perdu la bataille
Mais sans pouvoir y rencontrer la mort !
Je suis debout et mon vainqueur, Le Sort,
Vivant trophée à sa suite me traîne,
Montrant à tous... où peut aller sa haine !

Il m'a tout pris : espoir, amour, bonheur,
Pour me laisser..... avec l'enfer au cœur !
Adieu, rayons du soleil « Espérance » ;
Adieu mon rêve, adieu chère souffrance
Qui me disais : « Je suis aussi l'amour » !
Hélas ! pourquoi n'avoir duré qu'un jour ?
J'ai trop souffert, car mon cœur qui se brise,
Las ! ne peut plus, ô ma fidèle brise
Même jeter à tes échos mourants,
Martyre affreux, ses lambeaux tout saignants !...

Allons, maudit... lève-toi, vil Hôte !...
Va, chiffonier du Malheur, dans ta hotte
Empile encore et toujours et toujours
Les désespoirs que les nuits et les jours
Mettent sans cesse en monceaux sur ta route !...
Marche toujours, l'âme pleine de doute,
Le cœur brisé par cet éteau de fer !...
Damné du cœur, retourne à ton Enfer !...

II

Ah ! laissez-moi, fut-ce une fois encore,
De ce passé me rappelez l'aurore ;
Ah ! laissez-moi pleurer, me souvenir,
Et puis, mon Dieu, vous pourrez me punir

D'avoir, autant que vous, aimé la femme
Qui sans pitié torture ainsi mon âme !...
Puisqu'elle apprend, ELLE, à douter de moi,
Puisqu'aux serments que j'ai faits nul n'a foi,
Pas même celle à qui j'ai, dans âme,
De mon amour gardé pure la flamme,
Puisqu'en disant : « Je suis traître » elle a cru !...
Et que sur moi comme le flot a crû
De son dédain la vague amère et sombre,
Puisque mon âme avec son amour sombre,
J'accepterai sans murmure l'arrêt ;
A votre appel, je dirai : Je suis prêt » !...
Et puis.... j'irai, comme avant, dans la vie
Errer sans but, buvant partout la lie
De ce malheur sans égal, éternel !...
Et quand j'aurai de ma coupe de fiel
Bu quelque jour la dernière goutte,
Votre justice alors aura, sans doute,
Quelque pitié pour ce désespéré :
Mon cœur saignant... par l'amour torturé !...

III

O toi qui sans pitié jettes à l'ossuaire
Tout un passé d'amour, toi par qui mon calvaire
Est rendu plus sanglant qu'il ne le fût jamais,
Si je succombe un jour, accablé sous le faix,
Oh ! dis-toi bien ceci : « Toujours il m'a bénie,
Même dans cet enfer qui fut son agonie,
Lorsque je lui disais : « En toi je ne crois plus » !...
Oh ! sache bien que même alors que tu l'exclus

De ton cœur son trésor et son espoir suprême,
Fidèle, jusqu'au bout, à toi que seule il aime,
Il pourra dire encor quand il sera mourant :
« Je meurs, tué par toi... fidèle à mon serment !... »

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), le 10 Octobre 1885.

— 104 —

T'EN SOUVIENT-IL ?...

T'en souvient-il ?... C'était un soir...
Autour de nous tout était noir ;
Mais accoudés à la fenêtre,
Jouissant du pur bonheur d'être
Près l'un de l'autre... nos regards
Erraient au loin !... Cheveux épars
Tombant sur tes épaules d'ange,
Tu me jettais, effleuve étrange,
Les longs regards de tes grands yeux
Plus profonds que ne sont les cieus !...
Tout se taisait dans la Nature ;
La nuit était sereine et pure...
Tout constellé d'étoiles d'or,
Le ciel jettait comme un décor
Son manteau de feu sur nos têtes...
En nous, pourtant, que de tempêtes,
D'espoirs contenus, de désir
D'amour, torturaient à plaisir
L'océan aux vagues de flammes,
Dans l'abime de nos deux âmes !

.....

Mais bientôt ta tête, pourtant,
Sur mon épaule, en s'inclinant

Se pausa doucement dans l'ombre,
Et, comme un naufragé qui sombre,
Tes deux bras vinrent en collier
Autour de mon cou se lier.
Oh ! que je craignais d'interrompre
Ce rêve si doux !... A se rompre,
Moi je sentais battre mon cœur,
D'amour, de désirs, de bonheur !...
Ma lèvre alla chercher ta lèvre ;
En nous courut comme une fièvre !...
Je te pris, pâmée, en mes bras ;
Puis... puis... ne t'en souvient-il pas ?...
Ensemble nous lûmes le livre
Dont chaque mot fascine, enivre...
Le Monde entier, soit Terre ou Cieux
Soudain disparut à nos yeux !
Phœbé se voila d'un nuage.....

C'était l'Amour... tournant la page !

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 22 Septembre 1885.

RAPPELLE-TOI !

Rappelle-toi que, depuis quatre années,
Si l'on a vu, par les hivers fanées,
S'étioler et puis mourir les fleurs,
Si l'on a vu des soupirs et des pleurs
Accompagner le passé dans la tombe,
Tu vois toujours, comme fait la colombe,
Planer sur toi, pur comme au premier jour,
L'oiseau du cœur appelé « mon amour !... »

Rappelle-toi que j'ai sondé le gouffre
Du désespoir, apprenant ce qu'on souffre
D'aimer toujours sans espoir et sans but !
Faire vibrer dans le désert son luth
Ah ! c'est chanter alors que l'âme pleure,
C'est voir toujours l'heure remplacer l'heure,
Croyant toujours et toujours se tromper,
Toujours déçu, pourtant toujours aimer !...

Rappelle-toi que l'amour n'a pas d'âge ;
C'est le rayon si c'est parfois l'orage ;
Mais c'est toujours, ah ! toujours le soleil !...
Oui, c'est le rêve, et même le réveil

Ne peut jamais en effacer la trace.
Rêve si doux, que jamais rien n'efface,
Ah ! viens encor, dans mon aride nuit,
Rendre à mon cœur un espoir qui s'enfuit !

Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), 25 octobre 1885.

ROSA VITÆ.

A MARIE.

Sur une tombe à peine close,
Sur la tombe de mon passé,
Vois, tu fais fleurir une rose,
Rosa Vitæ du cœur glacé !

Pour que mon âme se réveille,
Pour que je retrouve la foi,
Dans le gouffre où mon cœur sommeille
Il suffit d'un souffle de toi !

Il suffit d'un mot que la brise
Dérobe à l'écho de ton cœur ;
Il suffit que ta voix me dise :
« Je t'aime !... renais au bonheur !... »

Il suffit que ta main effleure
Ta lyre qui vibre si bien,
Pour que ton poète qui pleure
Espère et ne doute de rien !

Que ton âme unie à mon âme
Lui parle tout bas dans la nuit,
A l'heure où l'ange se fait femme,
A l'heure où notre étoile luit!...

Quand, parfois, j'accorde ma lyre,
Seul et triste, au déclin du jour,
Mes chants (ton cœur doit te le dire),
Sont tous l'écho de mon amour.

Rosa vitæ! c'est ta parole
Qui sait consoler et guérir;
C'est une douce barcarolle
Qui me parle de l'avenir!...

Rosa vitæ!... Dans ma nuit sombre
C'est le phare indiquant le port;
C'est pour moi, naufragé qui sombre,
Le salut remplaçant la mort!...

Rosa vitæ!... C'est la promesse
De jours énivrants et heureux;
C'est un écho de ta tendresse,
C'est la clef qui m'ouvre les cieux...

Rosa vitæ! C'est ta pensée
Qui vit auprès de moi toujours;
Ma lèvre à ta lèvre pressée
Et mes jours liés à tes jours.

C'est la fleur, quand elle est éclosé,
Parfumant l'air de sa senteur ;
C'est ton sein si pur où je pose
Mon cœur à côté de ton cœur...

C'est l'amour qui n'a jamais d'âge,
Qui vit d'un soupir, d'un baiser...
D'un mot que l'on cueille au passage,
D'une fleur que l'on fait causer !...

Rosa vitæ! C'est l'amour tendre
Qui donne tout et ne veut rien ;
C'est ton cœur que je peux entendre
Répondre aux battements du mien !...

Rosa vitæ! C'est la jeunesse
Qui ne peut pas mourir en nous,
Malgré les fils d'argent que tresse
Le temps impuissant... mais jaloux !...

Rosa vitæ! C'est toi, ma vie ;
C'est t'aimer, t'aimer sans retour !
Rosa vitæ c'est toi, Marie,
C'est « l'Arche Sainte... » TON AMOUR !...

Guadeloupe, 17 Juin 1882.

LE NID QUE JE RÊVE !...

A MARIE.

Mon rêve c'est, Marie, avoir la solitude
Pour moi pleine de charme, où, dans la quiétude
De l'amour satisfait et de l'amour heureux,
Nous ne serons plus qu'un et pourtant toujours deux ;
Où le temps passera sans alarme et sans crainte,
Où le rire toujours saura chasser la plainte,
Où tu pourras te dire : « Oh ! qu'il est bien à moi ! »
Où je dirai toujours : « Oh ! qu'en elle j'ai foi !... »
Je demande bien peu de l'ingrate Fortune
Et mon ambition n'est pas une importune ;
Je rêve une colline à l'abri des hivers,
Aux ombrages fleuris, aux arbres toujours verts
Dominés par le toit de l'humble maisonnette
Où Pœbus, le matin, vienne en notre chambrette
Déverser les rayons de son soleil levant
Quand son globe de feu se lève à l'Orient ;
Qu'il nous voie enlacés ; que, joyeux, il sourie ;
Que, sourire de feu, son chaud rayon nous die :
« Aimez-vous, aimez-vous ! Enfants, j'aime à vous voir
« Unis chaque matin d'aussi près que le soir !
« Aimez-vous, aimez-vous ! car l'amour c'est la vie ;
« Mais prenez-garde, enfants ; le bonheur fait envie !
« Ah ! restez seuls toujours dans ce tendre et doux nid
« Où vos âmes, vos cœurs, se sont si bien unis !...

« Aimez-vous ! je viendrai vous porter mes caresses,
« Rendre plus douce encor la douceur des ivresses
« Qu'à flots verse sur vous la coupe des amours ;
« Ah ! loin des envieux, aimez-vous donc toujours !... »

.....

Je rêve des soirs parfumés,
Les longues causeries ;
Les doux souvenirs exprimés
Des douces rêveries !

Je rêve les baisers si doux
Et les soupirs de l'âme ;
Je rêve te dire à genoux,
O Marie, « Ma femme !... »

Je rêve lire dans tes yeux :
« Ah ! je suis bien heureuse !... »
Je rêve être toujours nous deux...
Et toi, toujours joyeuse.

Je rêve, avec toi, le bonheur,
Un bonheur sans nuagès ;
T'offrir un abri dans mon cœur
Contre tous les orages !

Je rêve vider sur ton sein
La coupe d'ambroisie,
Et faire, la main dans la main,
La route de la vie.

Je rêve n'avoir d'autre amour
Que toi, mon bien suprême,
Voir la nuit succéder au jour,
Disant : « Vois comme il l'aime !... »

Je rêve te faire oublier
Notre passé si sombre
Et mon cœur se vivifier
Au contact de ton ombre...

Je rêve cette vie à deux,
Paradis sur la Terre,
Et déchiffrer en tes doux yeux
Du bonheur... le mystère !...

Pointe-à-Pitre, le 23 Octobre 1885.

LA CLEF DU MYSTÈRE !

Qu'est l'amour?... c'est le cœur en lutte avec le doute ;
L'ambroisie et le fiel alternant goutte à goutte
Dans l'âme torturée et ne sachant pourquoi !...
ELLE, est ici « *La foi*, » car « *Le doute*, » c'est MOI !...
Le parfum de mes vers, c'est ELLE qui le donne,
Car elle est pure et sainte, elle est fidèle et bonne ;
MOI qui souffre loin d'elle, en doutant... j'aime encor.....
Dans le doute, l'amour s'épure comme l'or !

O lecteur, voulez-vous la clef de ce mystère,
Le vrai nom de ROSA que j'ai voulu vous faire ?...
Je vous le dis... pour elle, elle qui saura bien
L'heure, le jour et l'an où mon cœur fut le sien !

Remontez le torrent orageux de ma vie,
Et ses échos mouvants n'auront qu'un nom : MARIE !...

— 111 —

Mais me relevant, je le brava ;
Mon cœur redoublait fort de brava
Et je réponds : « Cent fois tordu »

JE NE VEUX PAS ÊTRE VAINCU !

si pourtant c'était toi, Mère
Dont la main me verra le jour

De moi, de moi
On portera
De moi, de moi

Naufragé, sur la mer profonde,
Fétu, néant, jouet de l'onde,
Je vais et viens au gré du flot ;
C'est-il donc là toujours mon lot ?

17 Novembre 1880

Toujours je m'acharne à la lutte
Et comme un lutteur je me bête ;
Je suis d'un fer cent fois tordu...
Mais ne veux pas être vaincu !

Parfois pourtant, la lassitude
Vient rendre mon combat plus rude ;
Mais fait d'un fer cent fois tordu
Je ne veux pas être vaincu !

Parfois, pris de désespérance
J'entends mon bourreau « la souffrance »
Ricaner : « Fer cent fois tordu,
Je suis vainqueur et toi vaincu !... »

Mais me relevant, je la brave ;
Mon cœur redevient fort et brave
Et je répons : « Cent fois tordu,
Je suis de fer... jamais vaincu ! »

Si pourtant c'était toi, Marie,
Dont la main me versât la lie,
De moi, le fer cent fois tordu,
On pourrait dire : « Il est vaincu !... »

17 Novembre 1885.



TABLE DES MATIERES

	Pages.
Dédicace.....	3
Au lecteur.....	4
Aux brises tropicales.....	5
Allez mes vers.....	7
A la Ville-Phoenix.....	8

PREMIÈRE PARTIE.

ECHOS DES TROPIQUES.

Le Testament du Poète.....	9
Le long d'un sentier.....	14
Qui se dispute s'adore.....	17
<i>Lacrimæ Coris</i>	22
Adieu philosophie.....	23
Bonheur où donc es-tu ?.....	27
Toujours !.....	31
Jamais !.....	32
Si j'étais.....	34
Souvenir de voyage.....	36
Pour moi.....	39
Rédemption.....	42
A ma Muse.....	45

DEUXIÈME PARTIE.

L'ALBUM POÉTIQUE DE ROSA.

A Elle.....	51
Fou !.....	54
La Coupe.....	56

	Pages.
Oh! qui me donnera ?.....	60
Circé.....	62
Eros	65
Ne vois-tu pas?.....	69
Pourquoi je t'aime!.....	71
Le Poète et sa Muse.....	72
Quand on me dit.....	76
J'ai vingt ans!.....	79
Mon Etoile.....	83
Les Heures.....	85
Sans toi.....	88
Ce qu'est l'amour.....	91
Pauvre rêveur.....	92
Je t'aime!.....	96
Mon Calvaire.....	99
T'en souvient-il?.....	103
Rappelle-toi!.....	105
<i>Rosa-Vitæ</i>	107
Le nid que je rêve.....	110
La clef du mystère.....	113
Je ne veux pas être vaincu!.....	115

